Nous sommes heureux de vous présenter, ce mois-ci, le commencement d'une série d'articles de notre jeune et talentueux auteur, Marcel Kahne, de Namur, Belgique. Comme introduction, voici son bref résumé de sa vie et des circonstances de son acceptation de l'Evangile :

JE naquis à Anvers, en Belgique, il y a quelque 23 ans, de parents juifs ukrainiens et polonais. Lorsque j'eus six ans, je fus recueilli par une famille de Namur que le hasard semblait avoir amené chez moi, pendant que mes parents étaient déportés en Allemagne où ils périrent. Mes nouveaux parents m'adoptèrent comme si j'étais leur propre enfant, et me firent faire des études supérieures. Grâce à eux, je pus terminer en juillet 1958 ma licence en philologie germanique, à l'Université libre de Bruxelles. Actuellement, je suis professeur de langues germaniques dans un Athénée de Bruxelles. C'est mon tuteur qui amena les missionnaires chez moi, dans l'espoir qu'avec eux j'apprendrai l'anglais. Je fis mieux, car au bout de deux ans j'étais converti à l'Eglise, mais je dus attendre ma majorité pour recevoir le baptême, mes parents étant hostiles à l'Eglise. Je suis convaincu que c'est la main de Dieu qui m'a sauvé de la mort quand j'étais petit et qui a poussé mon tuteur à faire venir les missionnaires chez moi. Dans l'Eglise, j'ai trouvé le but de ma vie et un bonheur immense. Enthousiasmé par cette merveille qu'est l'Evangile, j'ai été, pendant huit ans, actif dans l'Eglise et suis Prêtre maintenant. Je suis tellement béni que ma seule ambition est de consacrer mes connaissances, mes talents, mon intelligence, mes biens et l'autorité que je détiens au bien-être de mon prochain et à la diffusion de l'Eglise restaurée. C'est pourquoi, je voudrais, après mon service militaire, partir en mission et accomplir les ordonnances du Temple, et c'est pourquoi j'ai écrit cette série d'articles qui, je l'espère, ne seront que les premiers d'une longue liste.

Marcel Kahne.

Première dans une série [a]

LEHI ET SON TEMPS

MARCEL KAHNE

INTRODUCTION

Depuis la fin du siècle passé et surtout pendant ces trente dernières années, les fouilles effectuées dans le Proche-Orient et principalement sur les lieux où se sont déroulés les événements relatés dans le Premier Livre de Néphi, ont permis aux savants de se faire une idée très précise de ce que fut le temps de Léhi. Ces découvertes ont été compilées et comparées avec le texte du Livre de Mormon par le Dr Hugh Nibley, professeur d'histoire et de religion à l'Université Brigham Young, dans deux excellents ouvrages : « Lehi in the Desert » et « An Approach to the Book of Mormon ». Frère Nibley arrive à la conclusion que l'histoire rapportée par Néphi s'adapte parfaitement dans le cadre historique reconstitué par l'archéologie moderne, ce qui est une preuve irréfutable de l'authenticité historique du premier Livre de Mormon. Dans cette série d'articles, nous nous proposons d'introduire les commentaires du Dr Nibley dans le récit de I Néphi, de façon à obtenir une sorte de paraphrase explicative, complétant ce que Néphi, qui ne rapporte que l'essentiel, n'a pas jugé nécessaire de noter, parce que ces détails vont de soi pour lui. Dans la conclusion, nous essayerons de dégager les principaux éléments susceptibles de démontrer que le Premier Livre de Néphi ne peut être l'œuvre d'un homme du XIXe siècle.

LE CADRE HISTORIQUE

Le passage du VIIe siècle au VIe, c'est-à-dire les années entourant l'an six cents, et le VIe siècle lui-même constituent une de ces périodes qui se présentent de temps en temps et qui marquent un tournant dans l'histoire du monde. C'est une époque qui voit à la fois le point culminant de la civilisation, le luxe et la corruption morale de grandes nations et la destruction brutale et totale en quelques brèves années. C'est aussi l'époque où de grands empires en déclin revirent une brève période d'activité, comme une étoile, avant de mourir, lance des éclats plus forts. Période de grandeur et de décadence, remarquable surtout par le fait que dans l'ombre la Sagesse Divine est occupée à préparer une grande œuvre.

Mais il est nécessaire de préciser un peu les faits historiques qui ont mené à cette période critique, si l'on veut avoir une idée exacte de ce qui s'est passé. Pour cela, nous allons emprunter à M. H. G. Wells sa machine à remonter dans le temps, y installer une caméra et contempler notre vieille planète en adoptant la technique du cinéma. Prenons d'abord une vue panoramique de la terre.

Vers 2000 avant Jésus-Christ, le monde est encore plongé dans la nuit des temps préhistoriques. On sort à peine du néolithique et les hommes vivent de façon primitive en peuplades et en tribus. Cependant, la civilisation brille dans cette région de la terre qui est appelée maintenant le Proche-Orient et que les historiens désignent aussi par le nom de Croissant Fertile. C'est une région qui est délimitée à l'ouest par le Nil, au nord par la Méditerranée, à l'est par le Tigre et, au sud, par le Golfe Persique, le désert d'Arabie et la Mer Rouge.

Approchons maintenant notre objectif de façon à examiner cette région d'un peu plus près et balayons du regard cette période d'histoire qui s'étend entre 2000 et 600 avant J.-C. Que voyons-nous ?

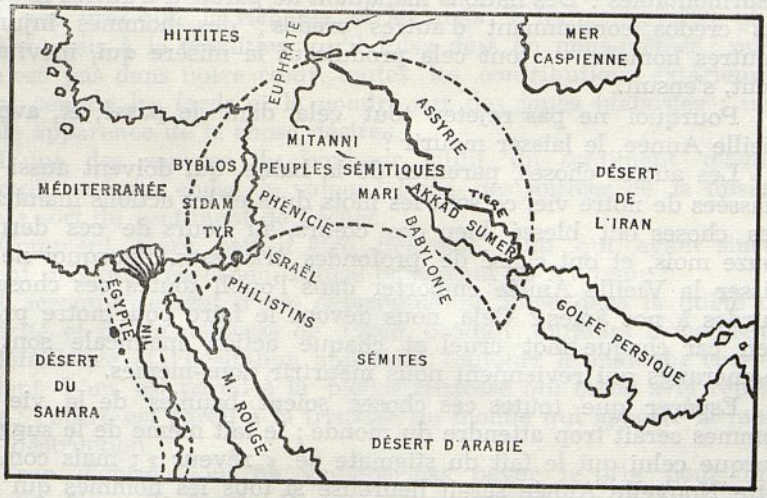
Nous y rencontrons toute une série de peuples qui ont atteint un haut degré de civilisation. Au VIIe siècle, un de ces peuples frappe tout de suite nos yeux par son éclat : il s'étend dans la vallée du plus grand fleuve du monde, le Nil, et est le plus gigantesque empire de l'Orient : c'est l'Egypte. A ce moment, l'Egypte laisse déjà derrière elle un glorieux passé : depuis longtemps elle a dépassé le zénith de son existence et son paysage s'orne déjà des grands monuments qui témoigneront de sa gloire pendant des millénaires : les pyramides, dont celle de Chéops (2800 av. J.-C.), le Sphinx de Gizeh, les villes imposantes de Pitom et de Ramsès, construites par les esclaves hébreux. Ses livres s'enrichissent des noms prestigieux et déjà historiques de Ramsès, Toutankhamon, Néphertiti, la plus belle femme du monde, et autres. En fait, vingt-cinq dynasties de Pharaons ont déjà rehaussé l'histoire de l'Egypte de leurs exploits. Depuis un bon moment son déclin a commencé et elle s'achemine inexorablement vers son extinction. Mais cette décadence politique (et morale) est encore en grande partie cachée par la civilisation fantastique dont elle jouit. Au point de vue progrès, elle devance les autres pays de plusieurs centaines d'années (1) et elle jouit d'une prospérité économique éblouissante. Quoi d'étonnant alors que les regards des autres peuples (depuis l'an 2000 déjà) soient tournés vers elle, qu'elle soit admirée, imitée par eux et qu'elle étende son influence politique, culturelle et économique sur des pays qui dépendent d'elle en grande partie.

Remontons à présent avec notre caméra vers le nord-est de l'Egypte. Sur la rive est de la

Méditerranée, nous trouvons du nord au sud trois pays. Le premier est la Phénicie, peuple de marins passés maîtres dans l'art de la navigation et seigneurs incontestés des mers ; c'est par eux que se fait le trafic maritime, dont ils ont le monopole. Trois villes portuaires ont eu successivement l'hégémonie : Byblos, puis Sidon et enfin Tyr.

Immédiatement au sud de ce pays, nous trouvons le royaume d'Israël. Au XIe siècle, il se scinde en deux royaumes : Israël au nord et Juda au sud. Ce pays n'a accès à la mer que dans sa partie nord, car plus au sud s'étend un autre peuple d'origine mystérieuse (probablement de l'Inde) : les Philistins, guerriers et cruels.

Déplaçons-nous encore vers l'est : nous traversons le désert d'Arabie et nous arrivons dans une région située entre deux fleuves : le Tigre à l'est et l'Euphrate à l'ouest, et appelée, pour cette raison, la Mésopotamie. C'est le berceau des civilisations ; c'est là, en effet, qu'émergent des brumes de l'histoire les premiers peuples civilisés : le royaume de Summer, au sud, et Akkad, son voisin du nord (1). Ils vivent dans la paix et la prospérité jusqu'au moment où une vague de peuples sémitiques nomades, venus du sud, s'élance à la conquête du nord et les anéantit en 1960 av. J.-C. Une série d'Etats et de dynasties se forment alors. L'un d'eux arrivera à l'hégémonie et c'est Babylone. La Mésopotamie voit la



Les peuples du Croissant Fertile

(1) Certains secrets de son industrie n'ont pas encore été percés à l'ère atomique ; par exemple, celui de tremper l'or !

(*Suite en page 10.*)

(*Suite de la page 7.*)
naissance de grands royaumes : Mitanni, avec qui l'Egypte traitera ; Mari, où s'établira un de ces fameux groupes nomades sémitiques, qui va jouer un rôle dans la destinée de milliards d'hommes dans les siècles futurs : la famille d'Abraham ; et surtout l'Assyrie, la grande rivale de Babylone. L'Assyrie finira par vaincre Babylone et c'est elle qui, au VIIIe siècle, en étendant ses conquêtes, détruira le royaume d'Israël. Mais, au VIIe siècle, Babylone reprendra vigueur, vaincra l'Assyrie et, dans son bref sursaut d'énergie, va conquérir tous les territoires environnants (au VIe siècle) jusqu'en Egypte.

Tous les peuples que nous venons d'énumérer : Egypte, Phénicie, Sumer, Akkad, Mitanni, Mari, Babylone, Assyrie, furent en leur temps des empires puissants et hautement civilisés. Il nous faut parler maintenant d'un autre peuple, que nous n'avons pas inclus dans la liste que nous venons de donner, car sa destinée est très différente : Israël. Mais avant, nous ne pouvons nous empêcher de communiquer au lecteur quelques humbles réflexions qui se sont imposées à notre esprit.

Car mes pensées ne sont pas vos pensées,

Et vos voies ne sont pas mes voies,

Dit l'Eternel.

Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,

Autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies,

Et mes pensées au-dessus de vos pensées. (Es. 55:8-9.)

Dieu n'a pas choisi un de ces peuples brillants et puissants pour remplir Ses desseins, mais une humble nation qui ne sera jamais un empire. De même Il a toujours choisi les petits et les humbles pour avancer Son œuvre et confondre les puissants, les savants et les sages de ce monde : David était berger, le Christ, le « fils » d'un charpentier, Joseph Smith un fils de petit fermier, et l'Eglise est minuscule comparée aux géants religieux d'aujourd'hui. Juda ne sera jamais un empire puissant et pourtant il

(*Suite à la 4e couv.*)

(1) Il convient cependant de faire une remarque qui est importante pour les Saints des Derniers Jours. Il a été révélé au Prophète Joseph Smith que le Jardin d'Eden se trouvait, non en Mésopotanie, comme on le croit communément, mais bien en Amérique dans ce qui est maintenant le Comté de Jackson (Missouri). Actuellement plus aucune région du monde ne correspond à la description qu'en fait la Bible. Noé, lors du déluge dériva jusqu'en Asie Mineure et donna simplement à la région les mêmes noms qu'en Amérique. Les immigrants Européens en Amérique feront plus tard exactement la même chose (ainsi on trouve en Amérique des noms tels que Paris, Berlin, New-York, Frankfort, Bismarck, etc...). Les récentes découvertes archéologiques ont amené certains savants à une conclusion qui concorde avec la révélation moderne. L'archéologue Américain A. Hyatt Verrill écrit : « Il semble que .. au lieu que les anciennes civilisations Américaines aient été influencées, sinon établies par des immigrants venus de l'Ancien Continent, elles eurent leurs débuts en Amérique, furent portées dans l'Ancien Continent par les soi-disant Indiens et, des milliers d'années plus tard, furent ramenées en Amérique par les Sumériens et autres, das leur état pleinement développé. Théorie rendue plus plausible par le fait que la culture la plus ancienne connue en Mésopotamie a été datée avec précision à 4756 av. J.-C., soit plus de 4000 ans après les premières cultures Américaines. » (Verrill : « America's Ancient Civilisations », p. 13).

(*Suite à la page 10.*)

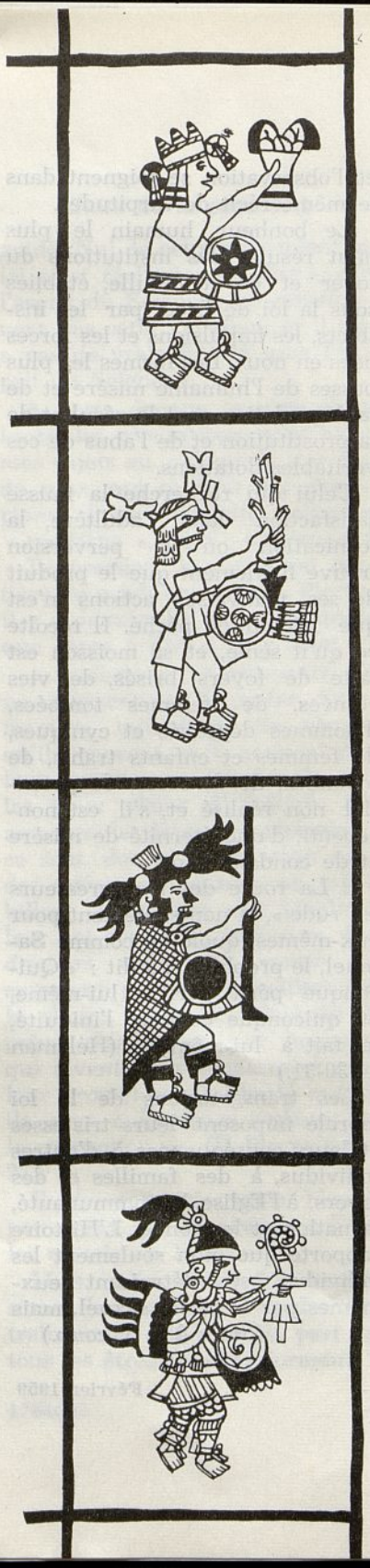
influencera des milliards d'hommes. Les grands noms des Pharaons ne sont plus connus que de quelques-uns, tandis que tout le monde connaît Abraham, Moïse, David, Salomon, etc... L'influence de ce peuple s'exercera dans l'avenir. Il ne brillera pas par son luxe et sa civilisation mais par l'autorité et le code moral que Dieu lui a donnés. Les grandes nations ne seront que des instruments dans la main du Seigneur, pour agir sur les destinées de ce petit peuple, de cet insignifiant grain de sable qu'ils devaient mépriser. Comme les rôles sont ironiquement renversés lorsqu'on les contemple avec les yeux de la Réalité mais, seuls, ceux qui voient la main de Dieu en toutes choses peuvent le comprendre.

Plaçons-nous avec notre caméra au XVe siècle avant J.-C. dans le désert du Sinaï. Nous y trouvons un petit peuple, composé de douze tribus, guidé par un homme qui va devenir un des plus grands prophètes de tous les temps et qui répond à l'humble nom de Moïse. Qu'a-t-il donc de remarquable, ce ramassis d'esclaves échappés au joug égyptien ? C'est qu'il a été choisi par Dieu comme porteur du flambeau de l'Evangile Eternel, comme étendard, comme signe de ralliement pour le monde. Pour le préparer à sa grande mission, l'Eternel l'a libéré de l'esclavage, Il le fait errer dans le désert du Sinaï pour le purifier, et Il va l'établir ensuite dans le pays de Canaan, la Terre Promise. Ce peuple, quoique minuscule, va devenir puissant et redouté par ses voisins, invincible et semblable à un lion... parce que le bras de Dieu frappe pour lui.

(à suivre)

Imp. Réunies de Lyon
33-35, rue Rachais
LYON
Dépôt légal n° 2.052
1-1959

Le Gérant : A SOULIER



Deuxième dans une série.

LEHI

MARCEL KAHNE

ISRAEL, quoique inférieur en nombre, est le plus grand de tous les peuples car il détient la loi de Dieu. Mais bien que béni entre tous, il va sombrer dans le péché, voire même dans l'apostasie, malgré les appels répétés des prophètes. Comme il a beaucoup reçu, sa punition n'en sera que plus grande et au fur et à mesure qu'il s'éloigne de Dieu, son sort va empirer. Il connaîtra la plus effroyable des destinées : il va se désintégrer jusqu'à ce qu'il soit rayé de la carte du monde et dispersé parmi les nations. Ce processus, qui mettra environ mille ans à s'accomplir, commence très tôt : après les règnes brillants de Saül, David et Salomon (1), le déclin commence. Israël va être le témoin devant le monde que Dieu est bon et patient, mais que, lorsque la coupe déborde, Il est un justicier terrible.

Nous avons dit que tant qu'il marchait dans les voies du Seigneur Israël était invincible. Maintenant Dieu l'abandonne aux mains de ses ennemis. Le premier en date sera la guerre civile : Israël finit par se scinder

Ces différents personnages ont été dessinés d'après les gravures du Calendrier Religieux Mexicain du XVIe siècle.

ET SON TEMPS

(Suite)

en deux royaumes : dix tribus au nord, formant le royaume d'Israël, Juda et une partie de Benjamin au sud, formant le royaume de Juda.

Ensuite Dieu va se servir des nations voisines d'Israël comme instruments de Sa justice. Au VIIIe siècle, Il donne la puissance à l'Assyrie, qui détruit la Babylone d'alors, mais qui aussi, en s'étendant, supprime purement et simplement le royaume d'Israël de la carte ,massacrant la population et déportant le reste (722). Ce seront les dix tribus perdues. Ainsi se réalise une partie du châtiment.

Au début du VIe siècle, s'ouvre le second acte de la tragédie (2), point de départ du Livre de Mormon, qui verra l'extermination et la déportation du royaume de Juda à Babylone. Dieu va de nouveau se servir des nations voisines : notre carte montre que Juda est littéralement écrasé, comme une tranche de jambon entre deux tartines, entre deux grandes puissances : l'Egypte et Babylone. Dans le conflit qui va opposer ces deux grandes nations, il payera inévitablement les pots cassés, comme nous le verrons plus loin.

La situation au temps de Léhi.

Nous allons maintenant esquisser le tableau de la situation politique et économique à l'époque, car cela a une grande importance pour la compréhension des faits rapportés dans le Livre de Mormon. Et tout d'abord, retournons en Egypte, car ce pays exerce une profonde influence sur ses voisins comme nous l'avons déjà vu, notamment sur la Palestine qui, depuis 2000 avant J.-C., dépend en grande partie d'elle. C'est dire que, pendant les centaines d'années que les hébreux ont vécu à son contact ,les modes de pensée et d'expression égyptiens ont pénétré en hébreu et que, d'autre part, le vocabulaire égyptien s'est enrichi de mots utilisés en Palestine et en Syrie.

L'influence égyptienne en Palestine est fantastique. On assiste à une véritable « égyptianisation » du pays. L'influence égyptienne est à ce point forte, que les israélites sont familiarisés avec le calendrier et le système de numération des Egyptiens et les utilisent probablement. Ces liens sont d'autant plus forts que

(1) C'est Salomon qui mena Israël à l'apogée de sa puissance. Il fut aussi célèbre que redouté, au point que même la puissante reine de Saba se dérangea pour aller le consulter.

(2) La fin définitive de Juda ne sonnera qu'en 70 après J.-C., car, après soixante-dix ans de captivité à Babylone, il pourra retourner chez lui, pour végéter dans l'apostasie pendant près de 500 ans.

des Egyptiens viennent en Syrie et en Palestine et que des colonies de soldats et de marchands juifs sont entièrement chez elles en Egypte supérieure.

Cette influence de l'Egypte ne veut pas dire nécessairement que les Egyptiens règnent sur les pays influencés. La domination égyptienne est très nuancée. Elle s'exerce selon trois degrés : le premier, par la force directe ; le deuxième, par une influence moins forte : quelques garnisons et le prestige du conquérant maintiennent dans l'esprit des peuples la crainte d'une nouvelle conquête ; enfin, le troisième est une sphère d'influence exclusive dont on attend un tribut mais celui-ci n'est pas assuré par des garnisons ou des fonctionnaires et tend à être intermittent. C'est à cette troisième catégorie qu'appartient la Palestine, qui est donc plutôt un dominion très vague. L'influence égyptienne est surtout culturelle et se renforce même après que l'Egypte ait passé son apogée comme puissance mondiale.

En fait, si on n'est pas Egyptien de nationalité, on l'est au moins par la culture, même longtemps après que l'Egypte ait perdu sa puissance politique ; au point qu'en 600 avant J.-C. on peut encore dire que « l'Ethiopien, le Syrien et de même tous les étrangers sont instruits dans la langue d'Egypte ». Pendant des siècles, les princes de Syrie ont envoyé leurs fils en Egypte pour y être éduqués. La gigantesque civilisation égyptienne couvre parfaitement son impuissance politique et illusionne encore bien des gens en 600.

A la lumière de ces faits, le lecteur peut comprendre à quel point on tient à l'alliance égyptienne, d'autant plus, qu'après un déclin continuel, l'Egypte est occupée à vivre la période courte mais presque miraculeuse de splendeur qui marque la XXVIe dynastie avec son apogée étonnante de commerce mondial.

Tout comme la première fois, déplaçons-nous à nouveau vers l'est et voyons ce qui se passe en Juda. Et peut-être serait-il bon, à ce point de notre récit, de donner une explication possible (ce n'est pas une excuse) de cette tendance continuelle des hébreux de s'écarter de Dieu. Déjà, dans le désert, leurs dirigeants ont eu toutes les peines du monde à les maintenir dans la bonne voie. Dans leur vie nomadique, ils ont cependant pu garder leurs traditions et leur mode de vie purs. Lorsqu'ils arrivent en Canaan, c'est un territoire cosmopolite qui les accueille. La Palestine est en effet un point de synthèse maximum, où les influences mésopotamiennes, égyptiennes et méditerranéennes se confondent avec la culture canaanite. Canaan est lui-même un creuset de groupes sémites, hurriens, caphtoriens et autres. Il est indubitable que le contact avec ces peuples idolâtres est pour beaucoup dans l'apostasie du peuple de Dieu.

Au VIIe siècle, parallèlement à

la résurrection de l'Egypte et en conséquence de cette résurrection, le pays de Juda vient de vivre un grand boom économique grâce aux échanges commerciaux avec l'Egypte ! Les galères phéniciennes remplissent les bouches du Nil et les marchands sémites encombrent le delta, la grande masse du commerce maritime passe par Sidon, le grand port phénicien mondial. On envoie du miel, mais surtout du vin, de l'huile et du grain contre l'or égyptien. Des caravanes assurent le transport vers des villes intérieures comme Jérusalem.

De grandes fortunes s'édifient sous la protection de grandes puissances mondiales rivales, intrigant et rivalisant sans cesse pour des marchés et des bases. C'est, comme nous l'avons déjà dit, un moment d'histoire très bref, un moment d'une formidable expansion économique, dont dirigeants et ouvriers profitent, un boom après une génération de guerres pour liquider les Assyriens. On assiste, en même temps, à un accroissement phénoménal de la population (3). Les sages et les prophètes se font du souci (Jér. 3:11, 6:14), mais qui peut croire, en ce moment, qu'en quelques courtes années toute la gloire et la puissance de l'Orient s'évanouiront soudain pour toujours ? Rien, sur l'horizon politique ou économique, n'indique que la paix et la prospérité acquises par les chefs astucieux et expérimentés d'Egypte et de Babylone ne peuvent être permanentes, ou que les richesses inespérées qu'on amasse de tous côtés représentent en réalité l'éclatement et l'étincellement d'une fusée qui, en un instant, s'évanouiront dans l'obscurité. En fait, la clé de l'avenir n'est pas dans la population ou dans les statistiques d'affaires, mais là où les prophètes la voient : dans l'image morale : « ...les Juifs dont les œuvres étaient œuvres de ténèbres et les actes des actes d'abomination ». (2 Né. 25:2.)

En attendant, le commerce est florissant, des compagnies privées se forment, s'arrangeant avec les rois pour l'écoulement de leurs marchandises et la protection sur mer.

D'autre part, des problèmes de surpopulation se produisent. C'est pourquoi des groupes partent un peu partout, non seulement pour dégorger le surcroît de population, mais aussi pour établir des colonies fournissant des matières premières précieuses à la mère-patrie (qui devient la « métropole »), contre les produits finis de celle-ci. C'est l'époque où se situe l'action de *l'Odyssée* et de *l'Enéide*. On colonise la Méditerranée, les côtes d'Afrique jusqu'en Afrique centrale, et on va même chercher des minéraux jusqu'en Angleterre. Mais au fur et à

(3) Voici quelques chiffres significatifs en ce qui concerne l'Egypte : en 600, environ 30.000.000 d'habitants ; en 525, environ 16.500.000 ; en 1800 après J.-C., 2.400.000 ; en 1937, 15.900.000. On doit se souvenir de ces étonnantes fluctuations de population en lisant le Livre de Mormon.

mesure que les places sont prises, il faut aller plus loin, et on ira jusqu'en Asie centrale, et en Extrême-Orient, tandis qu'on fait le tour de l'Afrique !

Qui fait ces voyages colonisateurs ? Ce sont de petites troupes de gens, d'habitude des amis et des parents, qui partent sous la direction d'un chef capable et audacieux, le patriarche (à la fois père et chef), pour tenter leur chance en lieu d'élection cherché avec zèle, une « terre promise » où ils peuvent échapper aux difficultés de leur ancienne vie (4).

En même temps, les connaissances géographiques des anciens deviennent fantastiques. Une fois perdues, elles ne seront reconquises qu'aux temps modernes.

Dans le royaume de Juda, cependant, les choses ont bien changé, et tout d'abord le gouvernement. Lors de l'établissement d'Israël dans la Terre Promise de Canaan, nouvellement conquise, des terres avaient été accordées à ceux qui s'étaient montrés vaillants au combat. Ainsi se constitua une sorte de régime féodal, les grandes familles possédant un « pays de leur héritage », c'est-à-dire les terres distribuées à l'origine (5). Le gouvernement était exercé par le roi et un Conseil composé de ces grands propriétaires terriens parmi lesquels des gens tels qu'Esaïe et Jérémie. Les villes avaient un statut spécial. Nous prendrons Jérusalem comme exemple puisque c'est elle qui va être le cadre de notre récit.

Le Livre de Mormon parle souvent du « pays de Jérusalem ». Qu'entend-il par là ? Cette appellation est un vestige du temps où la ville et la campagne environnante formaient une entité politique : la *civitas*, ou *cité-Etat*. Cette forme de gouvernement exista partout autrefois et était aussi valable pour Athènes ou Rome. Plus tard, ces cités-Etats furent englobées dans un plus grand empire et perdirent leur signification politique originelle, mais gardèrent leur identité première. Autrement dit, on appelait Jérusalem, Athènes, Rome, etc., la ville *et* le territoire environnant. Pour Rome, par exemple, le terme s'appliqua à l'origine à la ville seule, puis à tout ce qui en dépendait, c'est-à-dire, l'empire romain. C'est ainsi qu'on peut dire de Socrate qu'il était né à Athènes et qu'il ne quitta jamais Athènes, alors qu'en fait, il était né dans un petit village des environs du nom d'Alopêkê. Socrate,

(4) Lorsque Léhi conduisit son petit clan dans le désert, il ne s'engageait pas du tout dans une entreprise fantastique. D'autres y avaient passé avant lui. Mais dans son cas il y avait bien plus.

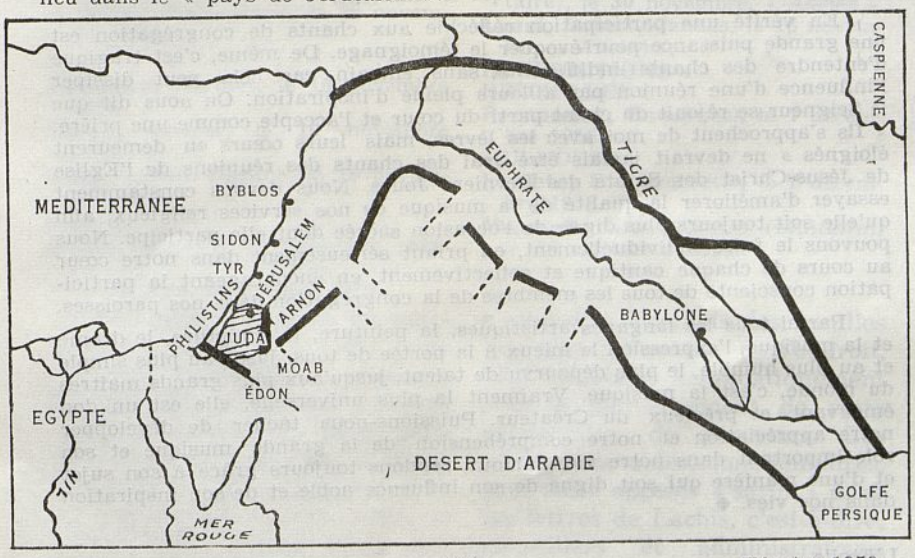
(5) Ces faits historiques n'ont été découverts que tout récemment par les chercheurs modernes, mais le Livre de Mormon, il y a 130 ans, employait distinctement le terme. Il est à remarquer que l'auteur de I Néphi ne mentionne cette particularité qu'en passant, ce qui s'explique par le fait qu'elle faisait partie des institutions traditionnelles de son temps et que le terme était entré dans le vocabulaire courant de l'époque.

Sophocle et Euripide, étaient tous citoyens athéniens, bien que provenant tous les trois de villages éloignés l'un de l'autre de plusieurs kilomètres, et bien qu'aucun ne fût né en ville. De même, Jérusalem était une cité-mère possédant des « cités-filles ». Le « pays de Jérusalem » comprenait entre autres de petites villes telles que Bet-Ninib et Bethléem (6). Ce qui explique pourquoi, dans le Livre de Mormon, toute grande ville du Nouveau Monde est entourée de la région du même nom.

Sous le règne de Sédécias, la situation va changer. L'ancien et vénérable conseil des anciens est évincé par les fiers et hautains « juges », les enfants gâtés de princes frustrés et ambitieux, qui s'allient militairement à l'Egypte et préfèrent Tyr à Sidon, le vieux marché traditionnel du commerce égyptien. Le roi ne siège plus en jugement,

(*Suite à la 3e couv.*)

(6) Bet-Ninib est citée dans les *lettres d'Amarna :* « Une ville du pays de Jérusalem, Bet-Ninib, a été capturée. » On a vu une preuve de fraude dans Alma 7:10 qui dit que le Sauveur naîtra à « Jérusalem pays de nos ancêtres ». Bethléem est située dans le « pays de Jérusalem » et l'écrivain ne fait qu'employer une vieille formule dont l'existence n'a été découverte que récemment : les *lettres d'Amarna* sont en effet des documents écrits au moment de la destruction de Juda et n'ont été découvertes qu'en 1887. Bethléem est à 4 ou 5 km. de Jérusalem : remarquons que les écritures canoniques et apocryphes ne sont pas d'accord quant au lieu de naissance exact de Jésus-Christ, les apocryphes, qui sont souvent très anciennes, désignant un endroit à mi-chemin entre Bethléem et Jérusalem. Ce désaccord est tellement ancien, qu'il tire ses origines du commencement. Par exemple, certaines sources sont en faveur d'une grotte, d'autres d'une étable. La seule chose sur laquelle les sources sont d'accord est que la naissance eut lieu dans le « pays de Jérusalem ».

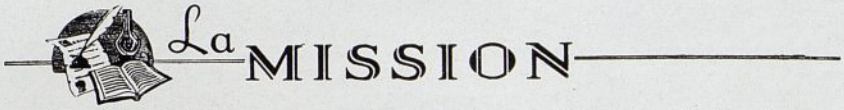


(*Suite de la page 33.*)

que les nations périssent quand les hauts standards de la conduite morale sont abandonnés ou compromis. L'Histoire de la Grèce, de Rome, de l'Egypte, de Babylone, de la Perse et de la Bohême nous raconte l'histoire de la dégradation et de la destruction de nations, quand la loi de Dieu est violée et que les dons de Dieu à l'homme sont prostitués et employés dans de mauvais desseins.

La route de la santé, du bonheur, du respect, de l'estime de soi, et de la joie éternelle, c'est la route de l'obéissance à la loi éternelle.

« Tu ne commettras point d'adultère. »



Ces informations proviennent des archives de la Mission. Prière de nous signaler quelque éventuelle erreur qui pourrait s'y trouver.

Le Bureau de la Mission.

BAPTEMES :

BRUXELLES :

Fernandes, Albert Abilis, le 30 novembre 1958.

Fernandes, Maria Jozef, le 30 novembre 1958.

Willems, Marie Joséphine, le 2 novembre 1958.

GRENOBLE :

Ferruy, Nicole, le 29 novembre 1958.

LYON :

Itzstein, Bernadette, le 29 novembre 1958.

Itzstein, Joëlle Marie, le 29 novembre 1958.

NICE :

Lafranca, Norbert, le 16 novembre 1958.

Perez, Aurelia, le 16 novembre 1958.

Rubi, Arletta Darline, le 16 novembre 1958.

PARIS :

Badel, Louis, le 21 novembre 1958.

Maruin, Mary Xavière, le 21 novembre 1958.

REIMS :

Wuibout, Yvette Mariette, le 14 décembre 1958.

MILITAIRES (*Groupe canadien*) :

Holt, Gwendewyn Ruth, le 23 novembre 1958.

Groupe de Metz :

Seager, Wanda Darline, le 23 novembre 1958.

ORDINATIONS :

Hein, Robert Donald, Nancy (Militaire), le 30 novembre, « *Ancien* ».

Lausi, Robert, Cannes, le 16 novembre, « *Ancien* ».

BENEDICTIONS :

BRUXELLES :

Fernandes, Emmanuel, le 7 décembre 1958.

MULHOUSE :

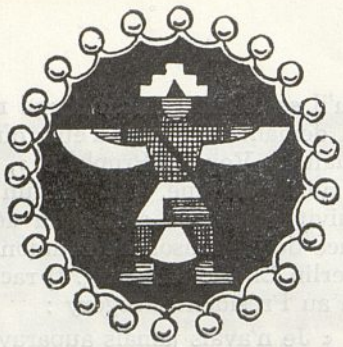
Lemble, Eve Crabeetle, le 7 décembre 1958.

Maxwell, Grant Novle (Militaire), le 30 novembre 1958.

(*Suite de la page 39.*)

les nouveaux ont repris les puissants et solennels — et, pour eux, très profitables — « sièges du jugement », et, en abusant systématiquement de leurs pouvoirs comme juges, se rendent odieux à la nation entière, tout en supprimant toute critique contre eux — surtout de la part des récalcitrants et subversifs prophètes. Quant aux villes, administrées par les anciens, c'est-à-dire les chefs des familles les plus influentes de l'endroit, elles tombent automatiquement sous le gouvernement de cette aristocratie de parvenus. Ces princes, notables, fonctionnaires, sont aussi appelés « sarim » dans les lettres de Lachis, c'est-à-dire, conseillers et administrateurs agissant (en principe) sous les ordres du roi.

(*à suivre.*)



Troisième dans une série

LEHI ET

(*Suite*)

Ainsi donc, en 600, la situation peut se résumer comme suit : à l'ouest, le grand empire égyptien, quoique très influent par sa civilisation supérieure (et corrompue), est en fait militairement impotent ; en Juda, sous un gouvernement dictatorial proégyptien, on vit une période très prospère, les mœurs sont corrompues et les prophètes raillés. Et c'est à ce moment que commencent les événements rapportés dans le Livre de Mormon.

Maintenant que la situation politique, économique et culturelle qui forme le décor de notre histoire a été brièvement présentée, nous pouvons changer de technique et passer à « l'histoire » proprement dite. Cependant, pour que notre présentation soit complète, nous allons rapporter en quelques lignes ce qui s'est passé dans les années suivantes.

A l'est, Babylone, ayant repris des forces, était redevenue une grande puissance et avait définitivement vaincu l'Assyrie. Vers l'an 600, la situation internationale s'assombrit brusquement. Babylone, soudainement libre de ses autres soucis, se décida à régler rapidement ses comptes avec l'Egypte, cette nation épuisée avec laquelle les chefs de Juda s'étaient imprudemment alliés. Mais plus graves encore que la guerre toute proche étaient le relâchement religieux et la déchéance morale qui, selon Jérémie, succédèrent à une prospérité excessive et un engouement pour tout ce qui était égyptien.

Juda devait choisir entre Babylone et l'Egypte ; toutes deux étaient à l'apogée de leur splendeur et de leur prospérité (en réalité un paradis de fou bâti sur une vague de prospérité économique de temps de guerre). Qui aurait pensé qu'en quarante ans toutes deux seraient sous la coupe d'une nation de simples nomades, les Perses, dont on n'avait jamais entendu parler, ou à peine ! C'était le dernier jet de dés de Babylone, comme de l'Egypte.

Juda, lui, était divisé en deux factions : pro-égyptienne et pro-babylonienne. Le faible et incapable Sédécias, avec son gouvernement de sarim, avait opté pour une politique suicide d'alliance avec l'Egypte et la majorité du peuple favorisait probablement

SON TEMPS

MARCEL KAHNE

cette politique. D'autre part, Jérémie et ses partisans préconisaient la soumission à Babylone. Ce fut une époque de dissensions intestines amères. Les sarim dénoncèrent Jérémie au roi et réclamèrent son exécution à cause de sa mauvaise influence sur le moral du peuple. En accusant le prophète de défaitisme, les hommes influents de Jérusalem étaient soutenus à la fois par la majorité de la population et par une armée de prophètes dont les faux oracles poussèrent le chauvinisme des Juifs à son paroxysme, de sorte qu'il était risqué d'avoir un avis opposé, c'est le moins qu'on puisse en dire.

Bien que la situation empirât de jour en jour, Sédécias suivit obstinément le chemin de la ruine en conspirant avec le Pharaon. L'alerte était justifiée, car lorsque le coup finalement tomba, ce fut une épouvantable catastrophe : quasiment toutes les villes fortifiées de Juda furent rasées jusqu'au sol. Tyr subit le même sort à ce moment-là (1).

La fin fut effroyable : « A Jérusalem les choses étaient désespérées. Toutes les villes de Juda, sauf Lachis et Azekah, étaient tombées aux mains de l'ennemi et le pays de Benjamin était une masse de ruines au milieu de rivières de sang. Aux six portes de la ville, les gardes avaient été doublées, mais les désertions augmentaient chaque jour. Les passions étaient à leur paroxysme. La foule discutait nuit et jour au coin des rues, et les discussions étaient toujours accompagnées du continuel martèlement des béliers. » Les faux prophètes continuèrent leurs activités insensées et mercenaires jusqu'à la fin, tandis que les Anciens accusaient les vrais prophètes de trahison et « les *sarim* étaient en session permanente au palais », siégeant jour et nuit pour juger les cas de défection, une tentative hystérique pour mater les « subversifs » quand il était trop tard.

Après 586, le sud de Juda était si épouvantablement dépeuplé, que les Arabes occupèrent tout simplement et définitivement le vide, sans opposition.

La situation à Jérusalem

En 600 avant J.-C., la situation au pays de Jérusalem en général et dans la ville de Jérusalem en particulier n'était guère brillante. Les sarim étaient au pouvoir et s'étaient alliés militairement avec l'Egypte. Jérémie avait été mis en prison comme collaborateur de Babylone. Mais déjà des nuages menaçants roulaient au-dessus de la ville et pour ne pas donner l'éveil au peuple, les sarim tenaient leurs réunions extraordinaires la nuit,

en cachette. L'agonie de Juda avait commencé, le peuple élu de Dieu allait disparaître. Mais le Seigneur veillait : l'étendard qu'Israël n'avait pas su porter allait être confié à un homme juste devant le Seigneur, répondant au nom de Léhi. Ce Léhi n'était pas le premier venu, car pour accomplir l'œuvre dont il allait être chargé, il fallait un homme de grande valeur. Lorsqu'on lit le Livre de Mormon, qui est très succinct, on ne se rend pas toujours compte de la signification de chaque petit événement brièvement rapporté, ni de ce qu'il implique. En fait, Dieu avait choisi l'homme de la situation, l'homme qui, par sa formation, était capable de mener à bien la lourde tâche d'emmener un reste d'Israël dans la Terre Promise, comme nous allons le voir.

La personnalité de Léhi

Néphi ne prend pas la peine de nous présenter son père. Mais il ne faut pas oublier qu'il ne parle pas des choses qui, pour lui, vont de soi, mais seulement des faits qui lui paraissent extraordinaires. Ce qui n'empêche, qu'au cours de son récit, il mentionne au passage l'un ou l'autre détail et c'est à l'historien qu'il appartient de faire les déductions, de déterminer pourquoi il parle de telle chose, pourquoi pas de telle autre, bref de lire entre les lignes, pour découvrir les opinions de l'auteur, la vie à son époque, etc... Cette méthode, appliquée à Léhi, révèle une foule de détails qui fournissent assez de renseignements à l'historien averti et capable de les interpréter, pour reconstituer la personnalité de Léhi.

Léhi, un riche marchand

La première indication que nous ayons est que Léhi et ses fils s'y connaissaient en ouvrages fins de métal précieux, en « ouvrages curieux », en « airain fin », en « or, argent et choses précieuses », en armes, en armures, et en plaques. Comment cela pouvait-il être dans un pays qui ne produisait pas ces matériaux ? Le mystère s'éclaircit lorsque nous rappelons que l'Egypte échangeait son or contre les produits de l'Orient et d'autre part Néphi et Jacob disent que leur père était quelque chose comme un expert dans la culture du vin, des olives, des figues, et du miel. Comme marchand, Léhi échangeait ces produits contre les métaux précieux de l'Egypte. Lui et ses fils les connaissaient comme manipulateurs et comme propriétaires (I Né. 2:4, 3:16), mais pas comme artisans, car ils durent apprendre à les manufacturer (17:9-10, 2 Né. 5:14-15).

Le commerce israélite s'effectuait par voie maritime via Sidon, ou par le désert. Du fait qu'Israël était orienté vers le désert, les profits réalisés en empruntant la seconde route étaient plus grands, car ailleurs le commerce était dominé par les Phéniciens, les Philistins et les Syriens, meilleurs commerçants,

(*Suite à la page 52.*)

(*Suite de la page 50.*)
et bien qu'il pût commercer par la mer, la véritable source de richesses était le désert du sud. Quelle que fût la voie empruntée par Léhi, en tant que marchand, il devait prendre parti, lorsque le commerce qui depuis longtemps se faisait par Sidon, passa aux mains de Tyr, après que celle-ci eût évincé sa rivale. Tyr était soutenue par le nouveau gouvernement hébreu mais exploitait ses clients. Léhi, en s'opposant, comme Jérémie, à la politique de la Cour, qui était pro-égyptienne et anti-babylonienne, était automatiquement contre Tyr et pour Sidon et défendait les intérêts de sa classe. Les opinions de Léhi étaient tout naturellement partagées par Néphi et le Livre de Mormon le reflète très bien, car alors que le nom de Sidon apparaît de nombreuses fois dans le Livre de Mormon à la fois sous sa forme hébraïque (Sidon) et sous sa forme égyptienne (Giddonah), celui de Tyr en est, par contre, totalement absent.

Lorsque nous décrivons Léhi comme étant un marchand, cela ne veut pas dire qu'il se contentait de rester derrière un comptoir dans un magasin ou dans un bazar. Un marchand, à l'époque, était un homme d'élite. Seuls les hommes les plus braves, les plus intrépides, les meilleurs tireurs d'épée et les plus vaillants combattants devenaient marchands. Ils voyageaient eux-mêmes, traitaient personnellement avec leurs clients, qu'ils devaient bien connaître s'ils voulaient réussir en affaires auprès d'eux. Grâce à ce commerce par contact direct et à ses voyages, Léhi pouvait jouir d'une grande culture et d'une vaste expérience.

Léhi, un caravanier

La nature de son commerce fit de lui un expert en caravanes. Le Livre de Mormon abonde en indications qui confirment cette affirmation : 1) Il se montra prêt à partir sur-le-champ dans le désert avec sa famille, des provisions et ses tentes. Il ne prit que le strict nécessaire, c'est dire qu'il savait exactement ce qu'il fallait prendre, parce qu'il avait beaucoup de connaissance et de préparation. 2) Il ne se rua pas aveuglément dans l'inconnu, mais il prépara un camp pour rassembler ses forces en vue du grand départ. 3) Jusqu'au moment où il trouva le Liahona, il savait où il allait, ce qu'il faisait : il n'était pas question pour lui d'être « guidé par l'Esprit, ne sachant pas d'avance... », comme ce fut le cas pour Néphi à Jérusalem (4:7). 4) Sa famille le traita de vieux fou, mais ne douta jamais de sa capacité de la guider. Elle se plaignit, comme tous les Arabes, des terribles et dangereux déserts qu'elle traversait, mais ne compta pas parmi ses risques l'ignorance du désert, ce qui aurait été son argument massue si Léhi n'avait été qu'un Juif de la ville, ne connaissant pas le monde sauvage et dangereux du désert.

Ses liens étroits avec le désert

Quelle peut être la raison pour laquelle Léhi nous apparaît comme un homme du désert plutôt que comme un pur citadin ? C'est que, outre ses activités comme marchand caravanier, il avait des liens étroits avec le désert.

A l'origine Hébreux et Arabes descendent d'Héber (ces trois mots ont la même racine linguistique) : c'est un même peuple sémite. Si les Arabes sont connus comme peuples du désert, les Hébreux, à l'origine, le furent aussi. Il n'y a pas entre eux de barrière, ni de race, ni de langue, ni de caste, ni de religion. Deux mille ans avant J.-C., l'hébreu et l'arabe ne s'étaient pas encore distingués du langage commun au Proche-Orient. Les Patriarches étaient autrefois des bédouins errants quoique loin d'être barbares. Ce n'est que six siècles après J.-C. que les Arabes devinrent mahométans. Au temps des Patriarches on ne faisait pas de distinction nette entre Hébreux, Arabes, Araméens : les mots désignaient un mode de vie et les Juifs les appliquaient à ceux de leurs propres parents qui restèrent derrière eux dans le désert après qu'ils se furent installés eux-mêmes en ville et à la campagne. En fait, les Hébreux sont des Arabes dans le sens le plus large du terme.

(*à suivre*)

(1) On ne réalisa l'importance de cette catastrophe qu'au cours des récentes années. Le sort de Tyr ne fut découvert qu'en 1925.

(*Suite de la page 51.*)

ras point ; et celui qui vole et ne se repent pas sera rejeté. » Nos chefs ont toujours été connus pour leurs enseignements sur l'honnêteté envers le prochain et envers Dieu. L'honnêteté, en payant la dîme et les offrandes, apporte réconfort et satisfaction à tous les suivants de notre Père Céleste.

Oui, le Seigneur connaissait l'importance de l'honnêteté dans la vie de Ses enfants, et savait que le premier de tous les commandements : « ...Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force... » et le second commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », ne pourraient être suivis si les gens n'étaient pas honnêtes avec eux-mêmes, leur prochain et leur Dieu. (Voir Marc 12:30, 31.)

Ceci fut donné à nouveau aux Saints en ces derniers jours, quand le prophète Joseph écrivit dans les Articles de Foi : « Nous croyons qu'il faut être honnête, sincère, chaste, bienveillant, vertueux, et qu'il faut faire le bien à tous les hommes... » ●

---

quatrième dans une série.

LEHI ET

(Suite)

QUE Léhi appartenait à cette catégorie de Juifs arabisés ou Juifs bédouins, le Livre de Mormon nous l'indique par certains détails.

1) Les noms de lieux : autant la ville évolue, autant le désert est conservateur (car les contacts humains y sont moins fréquents). Ainsi, les noms de lieux en hébreu se terminaient jadis, avant Léhi en *-an*, *-on*, mais ces désinences furent bientôt perdues, sauf parmi les gens du désert et ceux qui les côtoyaient. Effectivement, dans le Livre de Mormon on trouve de nombreux noms de lieux, avec cette terminaison archaïque : Emr*on*, Heshl*on*, Jash*on*, Mor*on*, etc...

2) Alma 10 : 3 nous dit que Léhi descendait de Manassé. Or, lors de sa fixation en Palestine, chaque tribu s'était vue assigner un territoire. De toutes les tribus d'Israël, Manassé était celle qui vivait le plus loin dans le désert, venait le plus souvent en contact avec les Arabes, se mariait le plus avec eux; et en même temps avait les liens traditionnels les plus étroits avec l'Egypte.

3) Le nom *Ammon* est un des noms les plus fréquents dans le Livre de Mormon. Il est possible qu'on puisse rattacher ce nom à deux faits: Ammon était le plus proche voisin de Manassé et combattait souvent contre lui dans le désert de l'est du Jourdain; et d'autre part, une relation préhistorique avec l'Ammon d'Egypte n'est pas exclue.

4) Le fait que Manassé était seminomade peut expliquer pourquoi Léhi est si étranger aux choses de Jérusalem. Il n'apprend qu'il est descendant de Joseph que par les plaques. Pourquoi ne le savait-il pas avant? De plus, Néphi parle toujours avec distance des « Juifs de Jérusalem » ou très impersonnellement des « Juifs »; jamais il ne les appelle « les nôtres » ou « nos concitoyens » ou « nos frères ».

5) Alors que les Juifs de Jérusalem sont farouchement chauvins, Léhi est cosmopolite : pour lui, il n'y a pas de salut réservé à un peuple élu, mais il est pour tous les hommes (10 : 17-22, 17 : 35, 37-40).

Ce qui est compréhensible de la part d'un homme à trois cultures : juive, égyptienne et arabe, cette dernière étant l'intermédiaire entre les deux autres, tout comme la coopération arabe rendait possible la traversée du désert aux caravanes, sans quoi on courait de terribles risques.

SON TEMPS

par Marcel KAHNE.

Pour être un bon homme d'affaires il fallait savoir traiter avec les Arabes — ce qui signifiait être l'un d'eux.

6) Nous avons dit que les relations familiales entre Manassé et les Arabes étaient étroites. Nous en avons un exemple en ce qui concerne Ismaël. Alors que Néphi nous présente Zoram qu'il ne connaît pas, il considère Ismaël comme connu, et ne le présente donc pas. Nous pouvons essayer de voir plus loin. Tout le monde sait que les noms, chez les Arabes, ont un sens bien déterminé. Or, la Bible nous apprend que l'Ancêtre des Arabes est Ismaël, ce premier fils qu'Abraham avait eu de sa servante égyptienne Agar. Son nom indique qu'il sera « sauvage; sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui ». C'est pourquoi quelqu'un qui portait son nom avait de bonnes raisons familiales pour le faire et nous pouvons dire qu'Ismaël était un pur homme du désert, d'autant plus que, quand on vient le chercher, il part tout de suite avec un grand groupe (plus de onze personnes), ce qui prouve qu'il était aussi prêt à se déplacer en un minimum de temps que Léhi lui-même. Et enfin, selon Joseph Smith, Ismaël était d'Ephraïm et ses filles avaient épousé les fils de Léhi. Ephraïm, comme Manassé, était du désert (Journal of Discourses, Vol. 23, p. 184). Les deux hommes étaient-ils parents? On est tenté de le supposer car le fait d'aller le chercher semble être la chose la plus naturelle du monde, de même que le mariage de ses filles avec les fils de Léhi... et c'est une coutume immémoriale parmi les peuples du désert d'épouser la fille de l'oncle.

7) Les noms sont suggestifs aussi: Léhi est un nom très commun au désert, et pour autant qu'on le sache, nulle part ailleurs. Lémuel, n'est pas un nom hébreu (on le trouve seulement dans Prov. 31 : 1, 4), mais il est connu dans le désert du sud. Un texte édomite porte comme titre : « Les paroles de Lémuel, roi de Massa ». Laman : on ne le trouve que dans les anciens endroits sacrés ou *Mukam* de Palestine. En Israël, seul Manassé construisait ces *Mukam*, ce qui est caractéristique. On a vu dans ce nom une corruption possible de Lémuel c'est-à-dire que ces deux noms sont apparentés, comme dans le Livre de Mormon! Sam est purement égyptien, comme Néphi, mais c'est aussi la forme arabe de Sem, fils de Noé.

Sa Culture.

Comme nous l'avons dit plus haut, Léhi était, tout comme Joseph et Moïse, un homme cosmopolite à trois cultures. Hébreu d'origine, il était également bédouin à cause de sa vie parmi ces derniers comme descendant de Manassé, une tribu mi israélite, mi-arabe par sa position géographique, et à cause de son commerce caravanier exigeant la connaissance du désert et de ses habitants et, en troisième lieu, la culture égyptienne l'avait profondé-

ment influencé, d'autant plus que son métier l'amenait à se rendre en Egypte. L'expérience, les connaissances et la culture de cet homme devaient donc être remarquablement vastes. Il est d'ailleurs fort possible que les noms de ses fils soient un résumé de sa vie. Comme nous l'avons dit à propos d'Ismaël, un nom, chez ces gens, était étroitement lié à l'origine de son possesseur. Ainsi, Laman et Lémuel, les deux aînés, nés pendant que Léhi faisait fortune grâce à la protection du désert portent des noms arabes. Sam et Néphi, nés à l'époque de l'abondance acquise grâce au commerce avec l'Egypte, ont des noms égyptiens et lorsque Jacob et Joseph naîtront dans le désert au milieu des afflictions, ils porteront d'humbles noms hébreux. Léhi eut soin de faire donner à ses enfants une éducation égyptianisante aussi soignée que la sienne. Tout comme les Egyptiens, Léhi attachait une importance énorme à la parole écrite et c'est la raison pour laquelle il apportait un soin presque maniaque à écrire sur-le-champ tout ce qu'il voyait et entendait, et son fils Néphi ne put résumer que l'essentiel des notes de son père (1 : 17).

Ses activités politiques

Il n'y a pas l'ombre d'un doute que Léhi appartenait à l'ancienne aristocratie terrienne renversée par les sarim : son association probable avec Jérémie, son éducation, sa vieille et noble famille (1 : 1) issue de Joseph (5 : 14-16) par Manassé (Alma 10 : 3), ses annales familiales très anciennes gardées sur de précieuses et coûteuses plaques de bronze, ses relations culturelles avec l'Egypte et avec Sidon plutôt que Tyr, favorisée par le nouveau gouvernement, la quantité et la nature de ses possessions : une maison à Jérusalem (1 : 7) et un grand domaine à la campagne où il avait sa résidence habituelle et qui était « le pays de son héritage » (3 : 16, 22, 2 : 4), tous ces éléments l'indiquent.

Léhi et les grands hommes de son temps.

Comme tous ses grands contemporains orientaux, Léhi était un mélange curieux d'homme d'action et de rêveur : il priait, se faisait du souci pour l'avenir de Jérusalem, reçut des révélations, fut persécuté pour avoir voulu prêcher. Dans le désert, il apparut comme un grand chef et colonisateur audacieux, plein de ressources, patient et résolu.

Léhi était loin d'être seul en son genre. Cette époque du VIIe-VIe siècle avant Jésus-Christ fut une des plus brillantes de l'histoire. Elle produisit des hommes et des idées dont nous sommes encore redevables aujourd'hui.

Contemporain et semblable à Léhi était le grand *Solon* d'Athènes : marchand, voyageur, sage, reprochant leur mauvaise vie aux Grecs, faisant le fou pour ne pas être mis à mort (comme Léhi et Jérémie, la même menace pèse sur lui), poète, soldat, idéaliste, il fut aussi le fondateur de la démocratie grecque.

Thalès de Milet fut le père de la philosophie et de la science occidentale. C'était un rêveur, mais, pour montrer aux railleurs qu'il était plus malin qu'eux malgré les apparences, il réalisa, à leur dépens, le premier monopole, et il fut un grand voyageur.

Tous deux faisaient partie du Conseil des Sept Sages de la Grèce, encore célèbre maintenant.

Léhi était surtout contemporain des

plus grands fondateurs religieux de tous les temps : Bouddha, Confucius, Lao-Tse, Zarathustra et Pythagoras. La grande différence entre eux et Léhi, c'est qu'ils cherchaient la lumière; Léhi, lui, l'avait.

Voilà donc l'homme choisi par la Sagesse Divine : à la fois Juif et Arabe, appartenant à une riche et noble famille de la tribu de Manassé, marchand caravanier cultivé et expérimenté, ancien membre du gouvernement de Juda, Léhi n'était pas le premier venu. A Jérusalem, il vivait comme un sédentaire, mais une fois dans le désert, lui et sa famille pouvaient aisément adopter le mode de vie des Bédouins, dont ils avaient d'ailleurs la mentalité. C'est ainsi, qu'une fois dans le désert, Léhi se comportait comme un cheik modèle : généreux, noble, impulsif, fervent, dévôt et visionnaire, il possédait une admirable faculté d'éloquence et de rêve, comme nous le verrons.

Selon toute apparence, Léhi était un homme prospère et tout allait pour le mieux chez lui. Le revirement dans les pouvoirs mis à part, il était riche, heureux, chef d'une belle famille. Il avait quatre fils dont les aînés étaient déjà des adultes et ses deux cadets grandissaient en sagesse. Mais les événements politiques et la volonté du Seigneur allaient amener dans la vie de cette famille un changement important.

Depuis quelque temps, faisant écho aux inquiétudes de la nation quant à ses perspectives futures, un grand nombre de prophètes, envoyés par Dieu dans ce but, se mirent à prédire la destruction prochaine de Jérusalem. On ne doit pas les confondre avec les faux prophètes à la solde du gouvernement. On peut se faire une idée de ce que devait être la confusion : qui disait la vérité? On ne peut s'empêcher de faire la comparaison avec la confusion actuelle en matière religieuse, où on met dans le même sac bons et mauvais. Léhi, étant donné sa position, savait bien que la politique insensée des sarim risquait d'entraîner les pires catastrophes. Mais peu de gens partageaient son avis. Dans sa famille même, les discussions politiques allaient bon train. En fait les gros nuages qui pesaient sur Jérusalem, l'atmosphère lourde et sombre présagère de l'annihilation totale — et cette crainte nous la trouvons partout dans le Livre de Mormon — régnaient aussi chez lui. Les déchirements dans la ville avaient leurs échos dans la famille du malheureux Léhi qui avait grand peine à faire son devoir. Ses deux fils aînés, élevés dans une vie d'élégance égyptienne et héritiers d'une fortune qui devait beaucoup à l'Egypte, étaient d'ardents défenseurs de la politique en vigueur, tandis que les deux cadets, moins gâtés, se rendaient compte de la nature réelle de la crise à Jérusalem, qui n'était pas vraiment économique ou politique, mais essentiellement morale (1 : 19). Pour les premiers, comme pour les « Juifs de Jérusalem », tout allait bien, on suivait la loi de Moïse, on était béni, et tous les partisans de la soumission à Babylone étaient des défaitistes, sinon des traîtres.

Les discussions politiques chez Léhi avaient provoqué une forte tension entre Laman et Lémuel d'une part et Léhi, Sam et Néphi d'autre part. Cette tension s'exacerba et devint même très grave, lorsque Léhi se mit à traduire ses opinions en actions.

(A suivre.)

Cinquième dans une série.

LEHI ET

(Suite)

Au cours d'un de ses séjours à Jérusalem, Léhi entendit les effrayantes prophéties concernant le sort de la capitale. Aussi, pendant son voyage suivant (1), il se fit du souci concernant sa patrie, comme nous le ferions d'ailleurs nous-mêmes, et cela amena cet homme pieux à prier de tout son cœur pour que Dieu protège son peuple. C'est l'attitude que le Seigneur attendait pour Se manifester à lui. A la suite de cette manifestation divine, il interrompit son voyage et rentra chez lui, où le Christ lui apparut et lui confirma le destin de Jérusalem, et lui annonça Sa mission salvatrice. Rempli de l'Esprit du Seigneur, Léhi raconta à sa famille les choses merveilleuses qu'il avait vues et entendues et, sans perdre de temps, se mit à les annoncer en ville.

Les réactions parmi la foule furent diverses, mais toutes ou presque toutes défavorables : on ne manqua pas de commenter ses paroles dans les foyers, les réunions, les assemblées.

Certains étaient d'avis que Léhi n'était qu'un vieux radoteur : « Léhi? Son expulsion du gouvernement lui aura tourné la tête. Des visions! Des révélations de Dieu! Allons! Allons! C'était bon du temps de Moïse. »

D'autres devaient être plus virulents, notamment ceux que la propagande du nouveau gouvernement contre l'ancien avait influencés : « Quel toupet! Oser nous reprocher nos « méchancetés » et nos « abominations »! Il peut parler, celui-là. Il en a fait assez, lorsqu'il était au gouvernement! D'où croyez-vous qu'elles viennent ses richesses? C'est jaloux qu'il est et c'est pourquoi il nous menace des foudres du ciel. »

Mais l'hostilité était certainement la plus violente dans les cercles gouvernementaux : les commentaires y allaient bon train : N'était-ce pas là une tentative de reprendre le pouvoir? Ce vieux renard de Léhi n'avait sûrement pas digéré sa défaite, pas plus que ses compères, comme ce Jérémie qu'on avait déjà jeté en prison. Cet homme était encore puissant et influent. Ajoutons à cela qu'il brandissait les foudres de Dieu, ce qui a toujours impressionné la masse. Il n'y avait pas de doute, il mettait le gouvernement en danger. On se mit d'accord sur le fait qu'une solution s'imposait : supprimer ce gêneur. Les justifications ne manqueraient pas : on pourrait l'accuser d'être un faux prophète, de sacrilège, de blasphémer : rien de tel pour rendre la foule furibonde.

La vie de Léhi était en danger immédiat. Il se trouva dans la même situation que Jérémie : on complota contre sa vie, non seulement en dehors, mais aussi dans sa famille. L'opposition y devint telle que les passions dégénérèrent en haine : les deux aînés soutenant si violemment le point de vue du gouvernement, qu'ils devaient en arriver, dans leur aveuglement, à comploter contre la vie de leur père. De toute façon, le

SON TEMPS

par Marcel KAHNE.

lieu devenait malsain. C'est pourquoi, le Seigneur, après avoir béni Léhi en songe, lui commanda de partir au désert avec sa famille. Léhi obtempéra sans aucune hésitation.

On peut s'étonner d'une telle réaction seulement à la suite d'un rêve. Mais dans le Proche-Orient, quand les choses vont mal, telle a toujours été la réaction : Sinuhé, un fonctionnaire supérieur de la Cour d'Amenemhet I, craignant une révolte de palais à la mort du roi, s'enfuit impulsivement la nuit dans le désert, où il serait mort de faim, s'il n'avait été recueilli par des Arabes amis qui faisaient le commerce avec l'Egypte. Abraham, Israël, Moïse s'enfuirent dans le désert. Et même les chefs de Jérusalem, lorsque les choses allèrent mal, se cachèrent dans le désert pendant le siège, et lorsqu'ils virent la partie perdue, fuirent en Egypte. Dans quelle partie du désert? Invariablement dans le désert d'Edom et le pays du Sud, qu'un historien appelle : « Le pays des groupes désorientés et des fugitifs isolés, où des tribus arabes organisées et semi-nomades alternent avec les épaves de la société sédentaire, avec des esclaves enfuis, des bandits et leurs descendants ». Encore maintenant, de nombreux Arabes vivent misérablement dans le désert, par suite d'une fuite hâtive et malavisée de chez eux.

Lorsque Léhi fit part aux siens de sa décision de tout abandonner pour partir au désert, ce fut le drame. Sam et Néphi se soumirent, mais chez Laman et Lémuel ce fut une tout autre histoire. L'opposition sourde qu'ils avaient toujours manifestée à l'égard de leur père, éclata. Ils poussèrent de hauts cris. C'était la catastrophe. Notre père est devenu complètement fou, dirent-ils. Nous baignons dans l'opulence, le confort, le luxe, nous pouvons profiter de la civilisation égyptienne, et non seulement, il critique le gouvernement, mais voilà que maintenant il veut que nous abandonnions le bien-être dont nous jouissons et que nous allions vivre misérablement dans le désert et peut-être y périr. Et tout cela pourquoi? A cause d'une vision stupide, parce que, soi-disant, la ville de Jérusalem sera détruite. Allons donc! C'est ridicule! Notre père est devenu un visionnaire, un illuminé. Et nous allons laisser nos os dans cet épouvantable désert. Un moment la pensée traversa leur esprit que si leur père disparaissait, tout ne serait pas perdu; mais l'idée même les effraya, et ils partirent tout de même, tous les six : Léhi, sa femme Sariah, Laman, Lémuel, Sam et Néphi chargèrent l'essentiel : provisions et tentes, sur des chameaux et se mirent en route.

(1) Léhi n'était pas sorti pour prier, ce n'était pas nécessaire. INe 1 : 5 ne peut faire allusion qu'à un voyage, que Dieu lui fit interrompre pour accomplir la mission dont Il venait de le charger.

Tout comme les chefs des Juifs établirent une colonie juive à Eléphantine (Egypte), de même, Léhi et sa troupe furent une déviation du courant principal de l'histoire juive, mais qui garda son caractère judaïque intact. C'est là une constatation que les savants ont faite depuis peu.

Il ne faut pas croire que cette fuite de Léhi était honteuse. En effet, il n'est pas rare que les riches de la ville et de la campagne et même de pauvres fermiers partent « en vacances » dans le désert pendant quelque temps pour goûter à la vie nomade.

Léhi prit ce que nous savons maintenant avoir été la seule route possible, celle du sud : au nord, il y avait la menace, à l'est et à l'ouest, des puissances sur le point de se mettre en guerre. Il ne restait que le fameux désert du sud qui avait offert sa protection pendant des siècles, et la seule route possible dans ce désert était l'ancienne route marchande de l'Arabah que Léhi connaissait si bien, un enfer parsemé de quelques oasis et points d'eau, entre lesquels il fallait se déplacer à marches forcées pour ne pas périr de faim et de soif. Nous avons dit « ancienne ». En effet, peu avant les événements que nous relatons, elle avait été abandonnée, car il y avait eu un glissement d'affaires et de population vers le nord, où les marchands et les colons juifs perdirent leurs avantages. Les Arabes affluèrent en Ammon, en Moab, à Gaza, et dans le Néguev. Les Arabes jouèrent brusquement un grand rôle (ils apparaissent pour la première fois et définitivement dans Jérémie et Ezéchiel). Dès ce moment, toute grande puissance qui voulait commercer par le désert devait acheter leur coopération. Israël savait depuis longtemps comment traiter avec ces gens susceptibles et dangereux : par des contrats d'amitié réciproque, permettant le passage libre et la protection contre les autres tribus. Depuis longtemps les Juifs s'étaient mêlés aux Arabes, prêchant même leur religion, et fondant des colonies (de là, l'idée de Laman et de Lémuel : INe 16 : 38).

Léhi ne prit pas la route du Sinaï qu'il aurait parcourue en dix jours et où il n'aurait pu trouver le bois nécessaire pour construire son bateau, mais il s'engagea dans l'épouvantable désert de Tsin.

Son premier soin fut de mettre le plus de distance possible entre lui et ses ennemis, c'est pourquoi il se dirigea à marches forcées vers le sud jusqu'à la Mer Rouge. Après trois jours de marche, ils arrivèrent dans une large vallée, qui devait être située près du golfe d'Aquaba entre les monts Musapha et Mendisha et que traversait une rivière. Là, le premier camp du désert fut établi et Léhi y séjourna assez longtemps, cela, afin de tout préparer pour la grande expédition. Nous nous y arrêterons comme lui, parce qu'il nous faut maintenant décrire la nouvelle vie de Léhi, celle de l'homme du désert.

LA VIE DE FAMILLE

Léhi avait donc pour responsabilité, de mener son petit peuple dans la terre promise et ce n'était pas là une petite affaire. Non seulement il y avait le danger extérieur, mais il fallait aussi compter avec les difficultés intestines et un chef particulièrement doué était requis pour mener cette tâche à bien. Pour com-

prendre cela, nous devons essayer de reconstituer la vie bédouine (1).

La famille hébraïque ancienne, tout comme les bédouins d'aujourd'hui, est une organisation particulière, se suffisant à elle-même, et ne pouvant tolérer aucune autorité en-dehors de la sienne.

C'est pourquoi Léhi ne regrette pas Jérusalem et quand ses fils veulent retourner, c'est dans leur propriété. Les « Juifs de Jérusalem » sont bien loin de leurs soucis.

Le seul gouvernement reconnu par la famille étant son chef, Néphi finit par écrire que son histoire est un récit de « mes actions, mon règne et mon ministère sacré ». En fait, le cheik, le chef de la famille agit comme s'il était roi. (2)

Léhi était le cheik et le Livre de Mormon traite de ses relations avec sa famille dans les plus petits détails. Avec sa précision habituelle, le livre montre Léhi dirigeant — et non gouvernant — les siens uniquement par son éloquence persuasive et son ascendant spirituel (voyez comme exemple : 2 :14), tandis que ses fils murmurants suivent exactement comme les Bédouins de l'historien Philby : « un courant profond de tension dans nos rangs toute la journée, de grandes difficultés à appaiser leurs âmes mauvaises et envieuses », ou ceux de Burton : « Nous quittâmes Suwaykah, tous de fort méchante humeur... Mes compagnons étaient tellement irritables, qu'au coucher du soleil, Omar Effendi, fut le seul de toute la troupe à vouloir manger. Le reste s'assit sur le sol, boudant et grommelant (le Livre de Mormon dit : « murmurant »)... rarement j'ai vu, même des Orientaux, jouer aux méchants enfants comme cela... ».

Comparez avec Laman et Lémuel : leur caractère correspond au type normal. Combien fidèles aux manières bédouines sont leurs longues amères ruminations et leurs dangereux éclats. Combien parfaitement ils ressemblent aux Arabes décrits par des savants tels que Lawrence, Doughty, Burton et autres, dans leurs soudains et complets changements d'humeur après que leur père les a sermonnés, la colère ardente faisant place pour un moment à une grande impulsion d'humilité et à un repentir complet, pour être suivie d'un ressentiment renouvelé et d'encore plus malheureuses querelles. Ils ne peuvent garder leur mécontentement pour eux-mêmes, mais « murmurent » continuellement. Le fait que tout ce qui arrive dans un camp est connu, qu'on peut dire que toutes choses sont apparentées, rend l'intrigue presque impossible.

Les découvertes modernes nous ont appris les faits suivants : « Les enfants arabes sont gouvernés par supplications. J'ai connu un enfant à

---

(1) On pourra voir, qu'écrire sur ce sujet délicat comme le fait le Livre de Mormon, de façon que tout corresponde parfaitement avec ce qu'on a découvert plus tard et manier la vie domestique bédouine, d'une manière convaincante, taxe la connaissance du meilleur psychologue, et malheur à lui s'il ne connaît pas les usages particuliers du désert, qui surprennent l'Occidental non averti à chaque tournant.

(2) De fait, le mot prend également ce sens. Dans le jeu d'échecs, l'expression « échec et mat » est une corruption de « el cheik er mat », c'est-à-dire, le roi est mort.

(Suite à la 3e page de la couverture.)

L'EGLISE EN MARCHE

Ces informations proviennent des archives de la Mission. Prière de nous signaler quelque éventuelle erreur qui pourrait s'y trouver.

Le Bureau de la Mission.

BAPTEMES :

MONTPELLIER :

Sigal, Léontine — le 28 mars 1959

NAMUR :

Badoux, Berthe, Joséphine — le 22 mars 1959

TOULON :

Jarre, Marie — le 28 mars 1959

Vous trouverez, ici inclus, quelques corrections sur « L'Etoile » du mois d'avril.

BAPTEMES :

TROYES :

Marot, Gilbert — le 8 février 1959
Vernanchet, Francis — le 8 février 1959
Vernanchet, Max — le 8 février 1959

ORDINATIONS :

Golay, Jean Eric
Genève, le 15 février 1959 (Instructeur).

Wolleb, Edmond
Genève, le 15 février 1959 (Diacre).

Les Missionnaires :

Départs :

Smith, Phillip C., de Logan (Utah).
Wall, Richard, de Ogden (Utah).
Burton, Thomas Mark, de Washington (D.C.).
Stonely, John Daniel, de Rochester (New-York).
Ashby, Richard Orran, de Phoenix (Arizona).
Tucker, Robin Clair, de Ogden (Utah).
Coates, Lloyd Eugene, de Phoenix (Arizona).
Gerber, Howard Kent, de Bountiful (Utah).
Melville, Samuel Gardner, de Provo (Utah).
Liddiard, Thomas James, de Salt Lake City (Utah).

(Suite de la page 97.)

mauvais caractère frapper à coups de bâton sur le dos de sa bonne et tendre mère et les Arabes disent que nombreux sont les garçons à mauvais caractère, qui, s'ils sont assez forts, battront leur propre père. » « Les querelles journalières entre parents et enfants dans le désert constituent le trait le plus vilain du caractère bédouin. La source habituelle est la suivante. Le fils... arrivé à l'âge d'homme est trop fier pour demander du bétail à son père... le père est blessé de voir son fils le traiter de manière hautaine, et on arrive ainsi souvent à une rupture. » Le fils, surtout l'aîné ne sent pas qu'il reçoit son dû et agit comme l'enfant gâté qu'il est.

Voici un exemple de la façon dont un cheik agit envers son fils : « Il faisait des reproches au garçon souvent désobéissant, l'appelant tourment de sa vie, Sheytan, mais ne le menaçant jamais, car ce serait loin de la pensée d'un père bédouin. »

D'habitude la mère et le fils s'allient dans leurs fréquentes querelles avec le « vieux », querelles dans lesquelles le fils est souvent expulsé de la tente paternelle pour avoir défendu la cause de sa mère.

(A suivre.)

Sixième d'une série

LEHI ET SON TEMPS

par Marcel KAHNE.

(Suite)

L'AUTORITE de Léhi est clairement établie dans le Livre de Mormon. Tout comme pour n'importe quel cheik « ses ordres seraient traités avec mépris ; mais on a de la déférence pour ses conseils... le gouvernement réel des Bédouins consiste dans la force séparée de leurs différentes familles... l'Arabe ne peut être persuadé que par ses propres parents (membres de sa famille)... ». On n'obéit jamais aux ordres du cheik, mais on suit son exemple. Surtout en route : quand la tribu se déplace, le cheik assume toute responsabilité et tout le pouvoir du gouvernement. Cependant, tout en guidant, il ne donne aucun ordre : quand sa tente est fixée, c'est la *rahlah* et les autres, sans un mot, plantent la leur ; quand le lieu du camp est atteint, le cheik plante sa lance dans le sol et immédiatement les tentes sont fixées.

C'est dans la tente du cheik que se tiennent les conseils de la tribu et que toutes les décisions au sujet du voyage sont prises. Mais aucun cheik ou conseil d'Arabes ne peut condamner un homme à mort ou même infliger une punition... il ne peut qu'imposer une amende si on le lui demande ; il ne peut même pas obliger au paiement de cette amende.

Nous ne pouvons nous empêcher d'insister sur le fait que quand le Seigneur a une tâche à accomplir, Il prend l'homme qui est le plus apte à ce travail par tempérament et par entraînement. Lorsque Moïse s'enfuit en Madian, il voyagea à pied dans les mêmes déserts à travers lesquels il devait plus tard guider les enfants d'Israël et il vécut et se maria parmi les gens du désert dans la manière de vivre desquels il devait instruire son propre peuple. Léhi n'était pas moins préparé et qualifié pour sa grande tâche : richement doté de moyens et d'expériences, sage dans les coutumes du désert, ferme, plein de ressources, prudent et posé, indépendant et pas facile à intimider (1: 18-20, 2: 1-4), ne provoquant jamais bien que fortement provoqué, il témoigne que seule la plus grande force de caractère dans un chef peut porter une troupe sûrement à travers un dangereux désert. De tous les justes de Jérusalem, Léhi fut le seul choisi pour une tâche qui requérait une combinaison de capacités et un degré de foi que peu d'hom-

mes ont eu. Mais le fait est que si Léhi n'était pas un homme ordinaire, il n'en était pas moins un personnage réel de chair et d'os, dans une situation réelle et pas un personnage de fiction.

LE CAMP DANS LA VALLEE DE LEMUEL

La vallée où il installa son premier camp était spacieuse, située entre deux montagnes et traversée par un torrent. (1) Nous avons déjà décrit le désert où se trouvait Léhi comme un enfer parsemé de quelques oasis et points d'eau. En plus de cela, le sol y est extrêmement tourmenté, montagneux, avec des défilés étroits, des montagnes aux parois à pic, avec des gouffres terrifiants. A l'époque de l'année où Léhi s'y réfugia, c'est-à-dire au printemps (« le commencement de la première année du règne de Sédécias » l'indique : l'année commençait alors au printemps), le désert est plein de torrents tumultueux qui dévalent des montagnes, se jetant dans les précipices sous forme de cascades majestueuses, roulant leurs flots dans les vallées, pour se dessécher plus tard. Léhi, en cet endroit, se livra à plusieurs « rites » typiques du désert, que le Livre de Mormon nous rapporte en quatre brefs versets (2: 7-10), mais qui méritent quelques commentaires.

(1) Le Livre de Mormon parle d'une rivière, mais la seule forme dans le désert est le torrent.

Pendant que les tentes étaient montées — ce travail est fait habituellement par les femmes — les hommes examinèrent le terrain selon l'usage.

1. L'autel.

Le premier soin de Léhi fut de construire un autel de pierres pour remercier Dieu. Remarquons que le Livre de Mormon dit, et avec raison, *de* pierres, et pas *en* pierre. En effet, le premier terme indique une construction brute, tandis que le second indique que les pierres ont été taillées et soigneusement assemblées. En Arabie, on trouve des autels sous forme d'un tas de pierres à côté duquel la victime est sacrifiée. C'était une loi ancienne selon laquelle l'autel devait être fait de pierres *non* taillées. A chaque occasion, on faisait des sacrifices. Encore maintenant, le Bédouin offre des sacrifices à chaque occasion importante, non par superstition, mais parce qu'il vit sous l'impression constante d'une force supérieure qui l'entoure. Saint Nil, dans le récit de témoin oculaire le plus vieux de la vie parmi les Arabes du Tih, dit : « Ils sacrifient sur des autels de pierres *brutes* empilées ». On trouve de tels tas de pierres, survivance de tous les âges, partout dans le désert du Sud.

2. Les noms.

Puis il se mit en devoir de donner des noms aux lieux où il se trouvait. Ainsi, il appela la rivière du nom de Laman et sa vallée du nom de Lémuel. De quel droit agissait-il ainsi? C'est que c'est la coutume des peuples du désert que quand on arrive quelque part, on invente sur place un nom pour tout : dans toute localité, chaque objet particulier (rocher, montagne, ravin ou vallée), a son nom approprié. Mais ces noms sont donnés sur place et varient d'une tribu à l'autre. C'est ainsi qu'une même montagne peut avoir jusqu'à soixante noms différents. C'est une coutume extrêmement ancienne,

mais on ne s'en est rendu compte que tout récemment, quand on a voulu dresser des cartes. Le fait que le nom donné à la rivière soit différent de celui de la vallée nous paraît comme une pratique insensée. Mais on l'a expliqué de la façon suivante : comme c'est couramment le cas dans ces montagnes, l'eau porte un nom différent de l'oued, pour la bonne raison que la rivière peut facilement se dessécher.

3. Léhi, un prophète du désert.

Ensuite, Léhi contempla le paysage grandiose qui l'entourait: le désert, les massives montagnes et surtout le torrent rugissant dont les flots tumultueux se jetaient dans la Mer Rouge au bout de la vallée, et son cœur se remplit d'admiration pour la nature environnante. Inspiré par la beauté du lieu, Léhi s'adressa à ses aînés en deux courts poèmes que Néphi, qui était présent, s'empressa de noter sur place dans ces annales où il ne pouvait y avoir que l'essentiel, tant il avait été impressionné. Il semble d'ailleurs que Néphi ait toujours été prêt à écrire les discours de son père. Voyant que celui-ci allait parler et se doutant que les choses qui allaient être dites seraient importantes, il dut se préparer à prendre note immédiatement.

Ces deux petits versets (2: 9-10) sont des poèmes parfaits. Oh! ce n'est pas vraiment de la poésie française... Bien sûr que non : ni anglaise, ni russe, ni italienne, et nulle part dans le Livre de Mormon est-ce le cas. Pourquoi? Parce que le texte traduit garde la signification originelle et que chaque fois que la poésie sémitique est traduite en une langue moderne, si on fait la moindre tentative de garder la signification originelle, le résultat est horrible. Si les Psaumes sont du beau français, c'est parce que les traducteurs ne connaissaient pas les nuances subtiles de ce qu'ils traduisaient et ainsi écrivirent un français libre. Actuellement, on doute même de toute l'interprétation du Psaume 23. La précision et non la littérature est l'unique but du texte du Livre de Mormon, et s'il y avait de la bonne poésie, ce serait suspect, car même si le génie des poètes du désert est insurpassable, ils n'ont pas le moindre sens poétique *comme nous le définissons*. Le langage est exclusivement poétique, mais d'une conception tellement différente de la nôtre, qu'il ne nous apparaît pas comme tel. Nous ne pouvons apprécier cette littérature: « Mettez une histoire égyptienne ou babylonienne devant un profane, même dans une bonne traduction, il est de suite en pays étranger. Les images pour lui ne riment à rien et sont même grotesques, les allusions, au lieu de réjouir, ne font que mystifier et ennuyer. Il la met de côté avec dégoût. » Comme cela s'applique bien à certains critiques « littéraires » du Livre de Mormon, qui croient que le Livre de Mormon a été écrit par Joseph Smith et jugent de ce point de vue.

Mais revenons aux poèmes de Léhi. Ils obéissent rigoureusement aux lois de ce genre de poésie et des exemples analogues ont été trouvés en grand nombre.

1) Ce sont des « Quellenlieder » : l'attention du poète est attirée par un phénomène naturel impressionnant, ordinairement de l'eau qui coule. Ce sont alors des chants inspirés par la vue de l'eau jaillissant d'une source ou coulant dans une vallée. L'eau a une puissante influence sur les émotions de l'Arabe. Saint Nil raconte comment un groupe d'Arabes voyagea une

journée dans le désert aride, rugueux, rocheux. Ayant enfin découvert une oasis avec de l'herbe pour les animaux et de l'eau, ils furent remplis de joie : « Ils ne pouvaient laisser là l'eau, buvant, s'éclaboussant et se baignant comme s'ils ne pouvaient s'y divertir assez. Ainsi ils récitèrent des chants en son honneur et composèrent des hymnes au printemps. » Chez les poètes arabes, rien au monde n'inspire des vers aussi spontanément que la vue de l'eau qui coule et des lieux sauvages. Le savant Thomas raconte comment ses Arabes, en atteignant l'Umm-al-Haït, saluèrent ce dernier par un chant de louange à « la pluie coulante continuelle » dont l'abondance remplissait le lit de l'oued. Tout comme Léhi : « Cette rivière coulant continuellement... » ; car pour les gens du désert, il n'y a pas sur terre de chose plus miraculeuse, ni plus digne de vénération, que de l'eau coulant sans cesse.

Comme Laman et Lémuel, malgré la vue de ces beautés, se plaignaient et voulaient retourner à Jérusalem (2: 11) leur père leur adressa ces deux poèmes.

2) Le poème s'adresse à un ou d'habitude à deux compagnons de voyage.

3) Il loue la beauté et l'excellence de la scène, l'appelant à l'attention de l'auditeur, comme une leçon de choses. La description de Léhi, comme dans les poésies de ce genre est extraordinairement brève, simple, noble, mais un peu floue.

4) On exhorte l'auditeur à être comme la chose qu'il voit.

Un bon exemple nous est donné par Burton. A la vue de l'Oued al-Akik, le poète nomade s'exclame :

O mon ami, ceci est Akik, alors sois semblable à lui
T'efforçant d'être distrait par l'amour
Si tu ne peux être réellement un amant.

Ce n'est pas un chant d'amour comme on pourrait le croire, car l'interprétation que les Arabes en donnent est la suivante :

O homme! Ceci est une charmante portion de la création de Dieu
Alors sois semblable à elle, et ici apprends à aimer
Les perfections de ton Ami Suprême.

Comparez l'appel de Léhi à Lémuel :

O puisses-tu être semblable à cette vallée,
ferme et constant, et inébranlable à garder
les commandements du Seigneur.

Le parallèle est remarquable.

5) Les poèmes sont récités sur place, improvisés et avec beaucoup de sentiment.

6) Ils sont très courts, chaque couplet étant un poème en lui-même.

7) Chaque vers doit être suivi de son « frère », formant avec lui un couple parfaitement uni. Ainsi le discours à Laman correspond parfaitement à celui à son frère. La plus grande fierté du poète du désert est de pouvoir dire : « J'exprime un vers et après lui son frère », car le fin du

fin dans l'art poétique était d'avoir deux vers parfaitement parallèles en forme et en contenu. Peu y arrivaient, car on a observé que le vers ordinaire est suivi, non par un « frère », mais par un « cousin ». Cependant, il semble que Léhi ait réussi. (1)

Avant de continuer notre récit, il convient de faire encore une remarque à propos de ces poèmes. Léhi dit: « Sois semblable à cette vallée ferme... ». C'est ridicule, voyons! C'est une erreur stupide de l'auteur. Mais nous, bien sûr, nous savons bien qu'il y a des *montagnes* éternelles et des monts immuables, dont le déplacement est l'illustration la mieux connue du pouvoir infini de la foi, mais qui a jamais entendu parler d'une vallée ferme?... Les Arabes certainement. Pour eux, c'est la vallée et non la montagne qui est le symbole de la permanence. Ce n'est pas à la montagne qu'ils fuient pour y trouver un refuge, mais vers la vallée. Les grandes dépressions qui s'allongent sur des centaines de kilomètres à travers la Péninsule Arabique passent, en grande partie, par des plaines sans montagnes. C'est uniquement dans ces anciens lits de rivières, que l'eau, la végétation et la vie animale se trouvent quand tout le reste est désolation. Elles seulent offrent aux hommes et aux animaux un refuge contre leurs ennemis et la délivrance de la mort par la faim et la soif. Les qualités de fermeté et de constance, de protection sûre, de rafraîchissement, et de refuge certain quand tout manque, que d'autres nations attribuent naturellement aux montagnes, les Arabes les attribuent aux vallées.

(1) Ces lois étaient inconnues en 1830.

(A suivre.)

UN TEMOIGNAGE

Chers frères et sœurs,

Je suis très heureuse de vous laisser quelques paroles et je remercie mon Père Céleste de cette bénédiction.

« Que votre lumière luise ainsi devant les hommes afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *(Matthieu 5: 16.)*

Tel est le thème de la S. A. M. pour cette année. J'aime beaucoup cette écriture qui résume ce que doit être notre conduite, mais afin que les hommes voient nos bonnes œuvres, il faut que tous, frères et sœurs de cette Eglise qui est l'Eglise de Jésus-Christ restaurée dans cette dernière dispensation, nous nous tenions par la main, que la fraternité règne toujours parmi nous, alors nous pourrons faire des choses magnifiques, les hommes verront nos bonnes œuvres et glorifieront notre Père qui est dans les cieux.

Chers frères et sœurs, je sais que Dieu vit, que Jésus-Christ est venu sur terre pour nous sauver, je sais que notre Eglise est fondée sur la vérité. Ayant le même but, restons toujours unis et après cette vie terrestre, nous aurons la joie de nous retrouver.

J'ai dit ces choses sincèrement au nom de notre Sauveur Jésus-Christ. Amen.

Sœur Rose BOUSSERON,
Branche de NANCY.

Septième d'une série

LEHI ET

(Suite)

COMME nous l'avons vu dans l'article précédent, Léhi savait être un grand poète. Mais comme chez tous les cheiks, sa poésie prenait aussi une autre forme : l'éloquence et il employa cette seconde forme pour rappeler ses fils murmurants et récalcitrants à l'ordre. INe 2 : 14 nous dit seulement qu'il « parla avec une telle puissance, qu'ils tremblèrent devant lui », mais cela nous donne une idée de l'orateur qu'était Léhi. Plus tard, nous aurons l'occasion d'y revenir.

Léhi avait quitté sa confortable demeure pour une tente. Evidemment puisqu'il allait au désert. Mais cette déclaration, à laquelle les éditeurs du Livre de Mormon ont consacré — à juste titre — tout un verset, signifie bien plus. Pour un Arabe, « mon père habitait dans une tente » signifie tout; en Palestine, il y a toujours eu deux classes d'habitants : ceux des villes et villages, et les Bédouins : les premiers vivant dans des maisons solides et les autres dans des tentes. Cette tente est l'âme du nomade. Un des serments les plus communs parmi les Arabes est « sur la vie de cette tente et de ses propriétaires », prononcé en posant la main sur le pilier central de la tente. Pour indiquer que les biens d'un homme sont nuls après sa mort, on arrache les piliers de la tente immédiatement après son dernier soupir et la tente est démolie. Au contraire, l'érection d'une nouvelle tente dans le désert est un événement important, célébré avec fête et sacrifice. Ce culte de la tente était important chez les Hébreux aussi bien que chez les Arabes. En effet, l'Hébreu *tente* (ohel) et l'Arabe *famille* (ahl) sont à l'origine le même mot. Le Bédouin n'échangerait pas sa tente pour une maison de pierre. Ce qui ne veut pas dire qu'il vit dans la saleté. Si c'est vrai pour les Bédouins bohêmes et sans tribu, ce n'est pas le cas pour la tente d'un grand cheik du désert, qui est spacieuse et d'un luxe simple.

Léhi était donc passé d'un mode de vie à un autre. Dès ce moment sa tente sera le nombril de son petit univers. Néphi ne va pas au camp, mais à la tente de son père, propose à Zoram d'aller chez son père, se dirige avec Ismaël et sa famille vers la tente de son père. Parfois on dresse un drapeau blanc au dessus de cette tente pour l'indiquer au visiteur et à l'étranger. Tous les visiteurs sont conduits directement à la tente du cheik, car c'est au cheik qu'il appartient de

SON TEMPS

par Marcel KAHNE.

les accepter ou non.

Néphi se signala vite par sa fidélité à obéir à son père et aux commandements de Dieu. Ce dernier lui fit de grandes promesses, entre autres, qu'il serait le gouverneur et l'instructeur de ses frères. En effet, il fallait assurer à Léhi un digne successeur et Néphi était tout indiqué. Remarquons, que tout comme pour Léhi (et plus tard Joseph Smith), le Seigneur attendit que Néphi se tournât vers Lui, pour lui confier sa mission. Après son entrevue avec Dieu, Néphi se rendit à la tente de son père. Ce dernier lui déclara que le Seigneur lui avait ordonné en songe de l'envoyer avec ses frères chercher les annales contenant la généalogie de la famille gravée sur des plaques de bronze (1) chez un certain Laban qui habitait Jérusalem. Qui était donc ce Laban et tout d'abord que faisaient les plaques chez lui?

5. *Les plaques.*

On a mis longtemps à admettre que les anciens écrivaient sur autre chose que des tablettes d'argile, du papyrus ou du cuir. La découverte des plaques d'or et d'argent de Darius, en 1938, fut une des premières confirmations d'une déclaration faite cent et huit ans plus tôt par les témoins du Livre de Mormon. En 1937, une tablette d'or fut découverte à Umma (Sumer). Depuis, un grand nombre de plaques d'or, d'argent et de bronze ont été découvertes un peu partout appartenant à tous les âges et à toutes les contrées, reliées, comme le Livre de Mormon, par un ou plusieurs anneaux. Et pourtant... pourtant *en 1954*, un savant critique du Livre de Mormon écrivait encore : « S'attendre à ce que quelqu'un croie en l'existence des "plaques d'or"... est, en dépit des témoins, simplement ridicule. » (!)

Ces plaques étaient gardées dans les familles dirigeantes. Selon Tite-Live, à l'origine, à Rome, à l'époque de Léhi, les textes à partir desquels les annales furent plus tard composées, semblent avoir été préservés sur tablettes par les familles dirigeantes. A l'époque la pratique semble avoir été générale autour de la Méditerranée. Quand les annales étaient d'importance réelle, on employait des plaques de cuivre, de bronze ou même de métal plus précieux, au lieu des plaques ordinaires en bois, plomb ou argile. On a trouvé des plaques en cuivre, ou en bronze en Hébreu du XIIe siècle avant Jésus-Christ, contenant des documents qui doivent avoir semblé suffisamment importants pour être gravés sur le métal, plus durable, bien que peu pratique. Des documents plus précieux (traités entre pays) étaient gardés sur des plaques d'argent et les annales royales des actions de Darius, méritaient de l'or. De nombreuses tablettes d'or et d'argent furent découvertes en maints endroits, et comme on ne savait pas les lire, elles furent données aux ouvriers pour les payer. C'est surtout aux Indes, qui semblent les tenir du Pro-

(1) Le mot « airain » était employé à l'époque pour désigner le bronze.

che-Orient, qu'on a retrouvé des plaques en cuivre, argent et or, reliées par des anneaux. Toutes ces plaques sont à l'origine des annales royales et des titres. Quand on se trouva dans l'impossibilité de les déchiffrer, on se les transmit comme talisman et signe sacré du pouvoir, ce qui fait présumer leur origine.

Laban

Depuis des siècles, les villes de Palestine et de Syrie avaient été plus ou moins sous la coupe de gouverneurs militaires indigènes, mais, en théorie du moins, responsables vis-à-vis de l'Egypte. Ils étaient, à tout prendre, une clique sordide de profiteurs qui ne maintenaient leur autorité que par des intrigues et des tromperies constantes. En effet, du fait qu'ils se trouvaient au sommet de l'échelle sociale, on cherchait à les en déloger par intrigues. Ces hommes se pillaient mutuellement leurs caravanes, s'accusaient les uns les autres de ne pas payer leurs dettes et de rompre leurs promesses, se dénonçant mutuellement comme traîtres à l'Egypte et étalant généralement les traits consacrés par le temps du haut fonctionnaire oriental cherchant avant toute chose à augmenter sa fortune privée. Ces hommes étaient encore les seigneurs de la création au temps de Léhi — les commandants des villes autour de Jérusalem coopéraient encore étroitement avec l'Egypte en matière militaire, dépendant du prestige de l'Egypte pour soutenir leur pouvoir corrompu et se conduisant encore toujours comme des opportunistes rampants et sans scrupules.

Eh! bien, Laban était bien de ceux-là et quelques touches nous le ressuscitent avec une précision photographique : nous apprenons qu'il commande une garnison de 50 hommes, qu'il rencontrait en grande tenue (en armure de cérémonie) les « anciens des Juifs » pour des consultations secrètes de nuit, qu'il avait le contrôle d'un trésor, qu'il était de la vieille aristocratie, étant un parent éloigné de Léhi lui-même, qu'il détenait probablement son poste à cause de ses ancêtres, puisqu'il ne pouvait guère le recevoir par ses mérites, que sa maison contenait de très vieilles annales (1), que c'était un homme large de carrure, de caractère emporté, rusé et dangereux, cruel en affaires, cupide, dénué de scrupules, faible et adonné à la boisson. Tout cela fait de lui un *Rabu* vivant, le vrai modèle du Pacha oriental.

Nous avons dit que, comme gouverneur militaire, il commandait la garnison de la ville qui était de cinquante hommes. Elle semble ridiculement petite pour une grande ville. Il aurait été tout aussi facile pour l'auteur de I Néphi de dire « cinquante mille » et la rendre impressionnante. Cependant, même les frères aînés, lorsqu'ils veulent insister sur le grand pouvoir de Laban, ne mentionnent que cinquante (INe 3 : 31). Et c'est Néphi, qui en leur répondant, leur dit que « le Seigneur est plus puissant que ses cinquante », et il ajoute : « ou même que ses dix mille » (4 : 1). Comme haut commandant militaire, Laban avait ses dix mille au combat, mais ce qui préoccupe Laman et Lémuel, ce sont

(1) Voilà donc pourquoi les annales de Léhi sont chez lui : il représente le membre le plus puissant de la famille de Léhi à Jérusalem.

(Suite à la page 134.)

(Suite de la page 130.)

les cinquante hommes constituant la garnison permanente de la ville. Ces garnisons de cinquante hommes sont l'unité militaire standard de l'époque. On les appelle aussi : « cinquantaines ».

Tel était donc l'homme que Néphi et ses frères allaient affronter. Néphi mentionne au passage (3 : 9), qu'ils emportèrent leurs tentes avec eux. Cette remarque est extrêmement importante pour quelqu'un qui connaît la mentalité arabe. En effet, dans toute tribu, il est de coutume que les jeunes hommes désireux de montrer leur courage, sellent leurs chevaux et aillent piller la tribu voisine ou le village voisin. Ces razzias exigeaient une action surprise et un retrait très rapides, c'est pourquoi ils ne prenaient que l'essentiel. Le fait pour Néphi de mentionner des tentes indique qu'ils étaient lourdement équipés et que l'expédition était strictement pacifique et honnête.

Arrivés en vue de la ville, comme aucun d'entre eux ne se réjouissait à la perspective de devoir affronter Laban, ils tirèrent au sort et celui-ci tomba sur Laman. On peut s'imaginer les sentiments de ce dernier au moment où il entra dans la somptueuse demeure du pacha.

Celui-ci siégeait sur un divan et un coussin de soie. Près de lui se tenaient cinq serviteurs : deux en face, deux à la porte de sa chambre privée, et un pour introduire ceux qui venaient à lui comme plaideurs. Quatre gardes se tenaient près de lui, se faisant face deux à deux. Il avait un encrier orné d'argent, qui lui avait été apporté de la trésorerie d'Etat. Il était richement vêtu. Personne ne pouvait approcher sans en avoir reçu la permission. On sentait qu'il était riche, protégé, puissant, et ces effrayantes démonstrations de pouvoir étaient bien faites pour intimider le pauvre Laman (1).

Laman exposa le but de sa visite : son désir de reprendre les précieuses et coûteuses plaques de bronze. Comme il le craignait, la réaction fut brutale. Elle était du reste à prévoir. Comment un homme aussi corrompu que Laban pouvait-il imaginer qu'on pût désirer des plaques de bronze dans un autre but que d'avoir des richesses? Il le chassa avec colère.

Laman rapporta l'affaire à ses frères. Le premier moment de consternation passé, Néphi proposa d'aller chercher les richesses que leur père avait laissées dans sa propriété abandonnée et de les offrir à Laban pour payer les plaques. Ainsi fut fait et peu après les trois frères se présentaient chez Laban, lestés d'une fortune en métaux précieux. Hélas, c'était bien mal connaître leur adversaire. Rusé et rapide, il flaira immédiatement une affaire. Le vieux Léhi était très riche, il le savait, c'était l'occasion rêvée de confisquer la propriété avec laquelle Néphi et ses frères essayaient de le soudoyer... lui, un fonctionnaire public. Les jeunes hommes voulaient de lui quelques annales de famille; ils en avaient

---

(1) Ces détails ne se trouvent pas dans le Livre de Mormon, mais proviennent d'une description du pacha modèle faite par Gottheil. La pompe dont s'entourait Laban devait être quelque chose de ce genre. C'est pourquoi le lecteur me pardonnera cette interpolation.

(Suite à la 4e p. couverture.)

LE TOTAL DES HEURES DU TEMPS

par Richard L. EVANS.

DANS un écrit d'il y a environ un demi-siècle, Arnold Bennett a dit : « Des philosophes ont expliqué l'espace. Ils n'ont pas expliqué le temps. C'est la matière brute de toute chose. Avec lui tout est possible; sans lui, rien. La fourniture de temps est vraiment un miracle quotidien... Vous vous réveillez le matin et... votre bourse est magiquement remplie de 24 heures... Elles sont vôtres. C'est la plus précieuse des possessions... Et nul ne reçoit ni plus ni moins que vous recevez... Par-dessus tout, vous ne pouvez tirer sur l'avenir... Vous pouvez seulement gaspiller le moment présent. Vous ne pouvez gaspiller demain, il vous est gardé. Vous ne pouvez gaspiller la prochaine heure, elle vous est gardée... Vous devez vivre sur ces 24 heures de temps quotidien. De lui vous avez à tirer : santé, plaisir, argent, contentement, respect et l'évolution de votre âme immortelle. Sa juste utilisation, son utilisation la plus efficace, est un sujet de la plus haute urgence... Tout en dépend. » Ainsi écrivit Arnold Bennett.

Et quand nous prétendons que nous avons ou n'avons pas de temps pour ce que nous désirons ou ne désirons pas faire, nous devrions bien considérer sérieusement le temps qu'il y a, et notre utilisation de toutes les heures. Il y a 168 heures dans chaque semaine de notre vie. Enlevez-en 40, qui sont, par beaucoup, considérées comme la semaine de travail, et il en reste 128. Puis, prenez 7 fois 8 heures pour le sommeil, ce qui fait 56. Naturellement, certains travaillent ou dorment beaucoup plus et d'autres beaucoup moins — et il y a beaucoup d'allées et venues et beaucoup de diverses activités et obligations, dont toutes dévorent des heures — mais néanmoins, 168 moins 40, moins 56, laisse 72 heures chaque semaine pour quelque chose. Et, en répartissant nos vies entre le travail, le sommeil, et d'autres activités, nous ferions bien de considérer le total des heures du temps. Il y a « un grand fait clairement établi, a écrit John Ruskin, il n'y a qu'une seule richesse, la vie ». Et nous voudrions ajouter, le temps en est l'essence, comme il nous pousse rapidement dans l'éternité. ◆

(Suite de la page 134.)

besoin, mais ne voulaient pas dire pourquoi ils les voulaient. Ils étaient prêts à donner n'importe quoi pour les avoir. Il y avait quelque chose de louche dans cette affaire du point de vue de Laban. Très bien, il se tairait, mais serait-ce faire une affaire intelligente que de laisser aller les plaques pour rien? Il les chassa derechef, envoyant des hommes à leur poursuite pour les tuer et s'emparer de leurs richesses. Ils ne durent leur salut qu'à leur rapidité et à l'abandon de leurs biens, que Laban confisqua.

(A suivre.)

Imprimé mensuellement à
l'IMPRIMERIE DEGHAYE
98, rue Bidaut - Liège.

LEHI ET SON TEMPS

par Marcel KAHNE.

(Suite)

Selon toute évidence, Néphi et ses frères n'étaient pas de taille à lutter avec Laban. Une des principales fonctions du gouverneur en Orient a toujours été d'entendre les pétitions et la pratique établie a toujours été de voler les solliciteurs (ou n'importe qui d'autre) chaque fois que possible. Laman, Lémuel et Néphi, en étaient... mal leur en prit.

Cette histoire est loin d'être unique. L'Histoire du Paysan Eloquent et les innombrables contes des Qadis, respectivement 1500 ans plus tôt et plus tard racontent tous le même genre d'histoire.

Typique à ce point de vue, est l'entretien entre le fonctionnaire égyptien Wenamon et le rapace Zakar Baal, gouverneur de Byblos, 500 ans avant la mésaventure de Néphi. Le voici :

L'Egyptien entra dans la maison du grand homme et « le trouva assis dans sa chambre à l'étage, le dos appuyé contre une fenêtre », exactement comme Laman trouva Laban « alors qu'il était assis dans sa maison ». Quand Wenamon demanda au prince-marchand et prince des marchands de lui céder quelques grosses bûches de cèdre, il s'emporta et l'accusa d'être un voleur (« Voici, tu es un voleur », dit Laban), lui demandant de montrer ses lettres de créance. Puis Zakar Baal « fit apporter le journal de ses pères », ce qui montre que les annales importantes de la ville étaient réellement conservées chez lui et gardées sur tablettes. Dans cet ancien « journal de ses pères », le prince prouva à Wenamon que ses ancêtres n'avaient jamais reçu d'ordres de l'Egypte et bien que le fonctionnaire radoucit quelque peu son hôte en lui rappelant qu'Ammon, le Seigneur de l'Univers, règne sur tous les rois, le rude officier l'« expulsa » et plus tard envoya même ses serviteurs après lui — non pour le massacrer, mais avec la pensée après coup plus généreuse de lui apporter des rafraîchissements, comme il était affligé. Avec une politesse cynique, le prince proposa à Wenamon de lui montrer les tombes de quelques autres envoyés dont les missions n'avaient pas été trop couronnées de succès, et

quand l'affaire fut complétée, Zakar Baal, sur une considération d'ordre technique légale, livra son hôte à la merci d'une flotte de pirates aux aguets hors du port. Et tout le temps, il sourit et s'inclina, car après tout, Wenamon était un fonctionnaire égyptien, tandis que les fils de Léhi perdirent leur pouvoir marchand quand ils perdirent leur fortune. L'histoire de Laban est un commentaire éloquent de la maturité de Jérusalem pour la destruction.

Les trois frères prirent la fuite si rapidement que les serviteurs de Laban ne purent les atteindre. Heureusement pour les fuyards, la région environnant Jérusalem est une région rocheuse, percée de tant de grottes qu'elle ressemble à une éponge. Chercher dans toutes ces grottes eût été chercher une aiguille dans une meule de foin et les poursuivis, comme les poursuivants le savaient. Mais qui, en Amérique, connaissait ces cachettes il y a cent ans?

Cette fois, cependant, les choses faillirent tourner mal pour Néphi. La préférence de Léhi pour Néphi portait depuis longtemps sur les nerfs de Laman. Nous avons déjà décrit la situation souvent précaire de l'entente familiale dans la famille arabe. Dans l'histoire, le fils aîné (ici Laman) est l'acteur le plus désagréable: « Même s'il est le seul garçon de la famille, il est le tyran, et sa volonté domine tout », dit Baldensperger. Voilà pourquoi il devient fou de rage quand il voit qu'un frère cadet montre des talents supérieurs. La rivalité entre les fils d'un cheik conduit souvent à des tragédies sanglantes dans le ménage du cheik et Néphi passa quelques mauvais quarts d'heure.

Il n'est pas étonnant que Laman et Lémuel satisfirent leur frustration contenue en battant leur jeune frère avec un bâton. Chaque homme libre en Orient porte un bâton, le signe immémorial d'indépendance et d'autorité et chaque homme affirme son autorité sur ses inférieurs par son bâton, qui montre que celui qui le tient est un homme qui a une position supérieure à l'ouvrier. Les fonctionnaires gouvernementaux, les officiers supérieurs, les collecteurs d'impôts et les maîtres d'école se servent de ce court bâton pour menacer — et si c'est nécessaire pour battre — leurs inférieurs, quels qu'ils soient. La correction infligée à Néphi avait donc un sens bien particulier : on voulait le remettre à sa place.

Il était nécessaire de mettre les choses au point une fois pour toutes. C'est pourquoi un messager céleste vint affirmer clairement la suprématie de Néphi. Il annonça en outre que Laban était entre leurs mains et disparut.

Laman et Lémuel haussèrent les épaules : Que pourrions-nous faire contre un gouverneur militaire? dirent-ils. Ce fut Néphi encore une fois, qui tenta de leur remonter le moral (et on peut admirer sa grande force de caractère et sa foi sans limites en Dieu). Voyant qu'il n'y réussissait pas, il décida de prendre lui-même l'affaire en mains.

Cette nuit-là, il cacha ses frères hors des murs de la ville et se glissa dans les rues silencieuses, se fiant à l'esprit, sans savoir d'avance ce qu'il ferait. Il se dirigea vers la maison de Laban. Les rues étaient plongées dans l'obscurité la plus complète. Seule la lune pouvait éclairer — oh! très peu — le paysage. Mais Néphi

connaissait bien la ville et ce n'était pas un grand problème pour lui de retrouver son chemin dans le dédale des rues étroites et sombres.

A des époques de troubles sociaux, les rues, la nuit, étaient virtuellement livrées au « milieu », comme elles le furent plus tard dans certaines villes européennes pendant les occultations de la dernière guerre; d'autant plus que les rues étaient extrêmement étroites, comme nous venons de le dire. Les portes des maisons privées devaient être lourdement verrouillées et bien gardées et l'archéologie a montré des villes orientales où apparemment pas une seule fenêtre de maison n'ouvrait sur la rue au rez-de-chaussée; même aujourd'hui, peu le font. Le soir, on s'enfermait simplement comme dans une forteresse assiégée... En un mot, les rues de toute ville ancienne, après le coucher du soleil étaient un cadre parfait pour commettre des actes de violence sans craindre d'être découvert. Personne, d'ailleurs, n'osait se risquer seul, la nuit, au dehors. Ceux qui devaient absolument sortir ne le faisaient jamais sans être accompagnés d'une forte escorte de gardes bien armés et porteurs de torches (il ne faut pas oublier que l'éclairage électrique des rues est tout récent et que pendant des millénaires seule la lune — quand il y en avait — donnait sa lumière au paysage pendant la nuit).

Non loin de la maison de Laban, Néphi buta contre le corps étendu de ce dernier, ivre-mort. Que faisait-il là, à cette heure et sans escorte? Rappelons que les partis informés de Jérusalem savaient que l'état des choses était critique. Même alors que les sarim, « les anciens », travaillaient de toutes leurs forces à supprimer tout signe de critique et de désaffection, comment pouvaient-ils se consulter pour défendre la ville et leurs propres intérêts sans exciter l'alarme, ou provoquer des rumeurs et des incertitudes générales? En tenant leurs réunions en secret, bien sûr, des sessions de minuit de chefs civils et militaires comme celle à laquelle Laban venait d'assister en grand uniforme d'apparat et où on avait copieusement arrosé la discussion.

Néphi sut par l'Esprit qu'il devait tuer et dégaîna l'épée de son ennemi. Même alors, son esprit de marchand ne put s'empêcher d'admirer cet instrument luxueux. C'était une épée de cérémonie. On en a retrouvé beaucoup de ce genre, entre autres celle de Toutankhamon. Néphi dit qu'elle est « d'acier précieux », car en son temps l'acier réel était beaucoup plus précieux que l'or. Il était probablement fait de sidérolithe et de qualité supérieure. Les fameuses lames de Damas, l'acier le plus fin que le monde eût jamais vu, étaient toujours en sidérolithe, une indication de leur très ancienne origine. Même en Palestine moderne les épées et les poignards sont pour la plupart de fabrication de Damas ou égyptienne. Aucun prince arabe jusqu'aujourd'hui ne s'est jamais montré dans son costume national san son *khanjar*, le long poignard courbe en acier de Damas avec sa splendide poignée en or. Ces armes cérémonielles sont souvent des bijoux de famille de grande antiquité et d'une valeur immense. Donc, il était exigé de Laban par l'étiquette de l'Orient aristocratique de porter une arme comme celle que Néphi décrit.

Mais il n'y avait pas de temps à

perdre. Néphi fut vite tiré de sa rêverie par la nécessité d'agir vite et bien. Néphi était un homme puissamment bâti et énergique, mais l'acte qu'il allait commettre l'effrayait quand même. Après une courte lutte avec lui-même, il coupa la tête de Laban.

On a regardé ce passage avec horreur. Mais il faut qu'on se rappelle que les standards en Orient et Occident ne sont pas les mêmes, et que les Arabes seraient bien plus choqués de notre manque de cœur en matière de relations personnelles, que nous ne pourrions l'être de tout ce qu'ils font. En outre, le Livre de Mormon n'est pas un conte; il n'est, comme la Bible qu'une histoire triste de la folie humaine. D'ailleurs nul n'est plus bouleversé que Néphi, qui prend bien soin de s'excuser et de reporter la responsabilité sur le Seigneur. Si le Livre de Mormon était une œuvre de fiction, rien n'aurait été plus facile que de présenter Laban comme déjà mort quand Néphi le trouva, ou simplement d'omettre un épisode qui apparemment affligeait l'écrivain autant que le lecteur, bien que le massacre de Laban ne soit pas plus répréhensible que le fait de couper la tête à un Goliath inconscient.

Que le lecteur s'imagine ce qu'il ferait s'il était en patrouille près du Q. G. ennemi pendant l'occultation et trébuchait sur la forme inconsciente d'un général ennemi célèbre pour son caractère sanguinaire. Par le code brutal de la guerre l'ennemi n'a aucun droit à un jugement formel, et c'est maintenant ou jamais. Laban portait une armure, par conséquent, la seule chance de le liquider vite, sans douleur et sûrement, était de lui couper la tête — le traitement conventionnel des criminels en Orient où la décapitation a toujours été par l'épée, et où un bourreau était à l'amende s'il ne décapitait pas sa victime d'un seul coup net.

La suite de ces événements a été critiquée comme invraisemblable. Pourtant rien n'était plus naturel pour Néphi que de revêtir l'armure de Laban comme il le fit, car il connaissait le principe selon lequel un espion dans le camp ennemi n'est jamais aussi en sécurité que lorsqu'il porte l'insigne d'un fonctionnaire militaire *supérieur* — à condition qu'il ne traîne pas trop — et Néphi n'avait pas l'intention de le faire. Personne n'ose provoquer une grosse légume de trop près (surtout pas un Laban farouche et colérique) ; leurs affaires sont toujours secret d'Etat et leur uniforme leur donne une liberté complète d'aller et venir sans être questionnés. Il fallait être audacieux et rapide et Néphi fut en dehors de la ville avant que quoi que ce soit fût découvert.

Mais avant, il devait aller chercher les plaques. Il se dirigea donc vers le lieu où Laban gardait ses trésors et y trouva Zoram, le secrétaire particulier de Laban. Le Livre de Mormon emploie le mot *serviteur* pour désigner l'office de Zoram, mais, selon certains savants, le terme ne désignait pas un esclave, mais un officier de confiance. D'ailleurs son intimité dans les affaires les plus secrètes de l'Etat (4 : 27), sa liberté d'aller et venir à toute heure, et sa possession des clés du trésor et des archives l'attestent.

(A suivre.)

(Suite)

A la lueur des torches Zoram crut s'il ne pouvait distinguer son visage, reconnaître son maître, car, il reconnut son armure et sa voix (que Néphi imitait) ; d'ailleurs, il était à cent lieues de s'imaginer ce qui s'était passé. Il obtempéra donc à l'injonction de Néphi et alla chercher les plaques. Néphi, cependant, se rendait compte que s'il voulait éviter que Zoram ne donnât l'alarme, il fallait s'assurer de lui. Il lui commanda donc de le suivre, ce que Zoram fit sans méfiance, habitué qu'il était de voir son maître se rendre à toute heure de la nuit, par les chemins les plus divers, aux endroits les plus inattendus pour s'y réunir avec les sarim. Chemin faisant, ils parlèrent de la dernière réunion et Néphi déclara qu'il devait apporter les plaques à ses frères aînés, hors de la ville. Zoram, croyant qu'il s'agissait des Frères de l'église, ne se douta de rien.

Lorsqu'ils rejoignirent les frères de Néphi, il y eut un mouvement de panique de part et d'autre, Laman, Lémuel et Sam croyant que Laban (Néphi portait toujours son armure) venait les tuer, et Zoram croyant qu'on allait lui faire un mauvais sort, lorsqu'il reconnut les hommes que son maître avait volés. Néphi, cependant se fit reconnaître des premiers, et retint fermement le second au collet. A aucun prix, celui-ci ne pouvait rentrer à Jérusalem et il n'était pas question de le tuer. Néphi lui fit un serment solennel de lui laisser la vie sauve, ce qui eut pour effet de rassurer Zoram complètement, puis il lui offrit la liberté s'il voulait les accompagner au désert. Zoram accepta et s'engagea par serment envers eux. N'ayant plus de souci à son égard, leur mission étant terminée, ils retournèrent au camp.

Nous voudrions cependant nous attarder quelques minutes encore, pour observer que les versets 32 à 38 du chapitre 4 sont des versets derrière lesquels se cachent suffisamment de traits de la vie du désert pour que chaque mot ait son importance.

1. Une chose peut nous intriguer. Dès le moment où Néphi lui fait le serment de lui laisser la vie sauve, Zoram se détend. De même dès que Zoram s'engage par serment vis-à-vis des frères, leurs « craintes cessèrent

LEHI ET

par rapport à lui ». Pourquoi? Ce sont les termes du verset 32 qui nous éclairent. Jamais un Arabe ne violera un serment, même si sa vie est en danger, car il n'y a rien de plus fort ni de plus sacré que le serment parmi les nomades et même parmi les Arabes des villes s'il est exigé sous des conditions spéciales. Les serments les plus forts sont *par la vie de* quelque chose (même s'il ne s'agit que d'un brin d'herbe) et parmi eux « *par ma vie* » et surtout le *wa hajat Allah*, « *par la vie de Dieu* » ou « *comme Dieu vit* ». C'était là autrefois et encore dans le désert un terrible serment. Nous voyons ainsi que la seule façon pour Néphi de calmer en un instant Zoram qui se débattait, était de prononcer le seul serment qu'aucun homme n'eût rêvé de rompre, le plus solennel des serments pour le Sémite : « Comme le Seigneur vit et comme je vis... » Nous pouvons être assurés que le serment de Zoram fut un serment de cette nature. Il faut dire aussi que Néphi se justifia en disant qu'il obéissait au Seigneur; Zoram sut par là que l'entreprise de Néphi et de ses frères n'était pas un projet d'aventuriers.

2. Néphi lui promit la liberté. Or, Zoram était le serviteur de confiance de Laban. Cependant en une heure de temps, il passa de la loyauté à l'homme qui lui faisait confiance et s'appuyait sur lui, à la loyauté à un étranger. Mais d'après le verset 33, c'est clair : malgré toute son influence et ses privilèges, Zoram ne se considérait pas comme libre et ses relations avec Laban n'étaient pas des relations de confiance et d'affection. L'attitude de Zoram et de Laban est un éloquent commentaire du véritable état de choses dans une société qui avait perdu son équilibre et sa foi et cherchait seulement le pouvoir et le succès, « les choses vaines du monde ». D'ailleurs Zoram était bien placé pour savoir combien les affaires allaient mal. Il avait donc peu de raisons de rester.

3. Enfin, rappelons ce que nous avons déjà dit concernant l'importance de la tente de Léhi. Notez les termes employés par Néphi : il ne parle jamais du camp, mais il dit : « Si tu veux te rendre... *chez mon père* (qui, en tant que cheik, peut alors t'accepter parmi nous) tu auras place parmi nous. » (4 : 34.) « Nous allâmes à la tente de notre père » (et pas « au camp »).

On peut s'imaginer la joie des parents et surtout de Léhi qui entretemps avait dû subir les foudres de Sariah, comme nous pouvions nous y attendre après ce qui a été dit de la vie de famille des nomades.

Peu après, une nouvelle révélation parvint à Léhi : celle d'aller chercher Ismaël. Il fallait prévoir une descendance au petit groupe. On alla donc chercher l'oncle Ismaël à Jérusalem. Nous l'avons déjà présenté plus haut et il est vraisemblable que la description que nous avons faite de Léhi vaut également pour Ismaël. Le deuxième voyage des frères ne fut pas à

SON TEMPS

par Marcel KAHNE.

Jérusalem même où ils étaient chassés par la police de Laban, mais à la campagne où Ismaël vivait tout comme Léhi. Ismaël se laissa convaincre sans peine et, comme par son métier il était prêt à des départs rapides, il les suivit immédiatement avec sa famille composée de cinq filles, dont deux mariées et ses deux fils, également mariés, sa femme et lui, soit onze personnes au moins. (Cependant Joseph Smith révéla que les filles d'Ismaël avaient épousé les fils de Léhi et les fils d'Ismaël deux filles de Léhi. Les deux époux des deux filles d'Ismaël étaient sans doute Laman et Lémuel.)

Sur le chemin qui les menait à la tente de Léhi, Laman et Lémuel firent peser leur mauvaise influence sur la famille d'Ismaël, espérant se la concilier et ainsi avoir la majorité suffisante pour assurer l'échec de l'expédition. Ils réussirent à détourner les deux fils et deux filles d'Ismaël avec leurs familles, du projet et se révoltèrent. Encore une fois, ce fut Néphi qui dut intervenir; il leur fit honte de leur conduite et de leur ingratitude vis-à-vis du Seigneur. Mais cette fois, les reproches étaient publics. Eux, les aînés, remis en place par leur cadet, et devant témoins! Enragés, ils se jetèrent sur lui et le ligotèrent, voulant l'abandonner pour être dévoré par les bêtes sauvages, ce qui lui serait immanquablement arrivé qu'il fût vivant ou mort, du moment qu'il était seul, car les lions et les loups s'attaquent aux voyageurs isolés. Mais le Seigneur intervint, ses liens tombèrent et Néphi sermonna ses frères de plus belle. Aveuglés de rage devant ces échecs de leur autorité d'aînés, ils se ruèrent sur Néphi avec l'intention d'en finir. Par bonheur pour Néphi la femme et une des filles d'Ismaël intercédèrent en sa faveur et Laman et Lémuel se calmèrent. C'est là un autre trait authentique car le fier Sémite ne peut céder que devant les supplications d'une femme sans perdre la face. Selon Burton, des voleurs épargneront la vie d'une victime qui les supplie au nom de sa femme, la fille de son oncle. Allant d'un extrême à l'autre, ils passèrent de la rage aveugle à l'humilité la plus profonde.

Puis ils se dirigèrent vers le camp où ils se rendirent directement à la tente de Léhi pour fusionner les deux familles. Et, comme le voulait la coutume, ils remercièrent le Seigneur en offrant un sacrifice.

On pouvait alors songer sérieusement à prendre la route. Les deux familles formaient un groupe suffisamment important pour pouvoir s'engager dans le désert avec un minimum de risques. Ils firent donc les préparatifs et rassemblèrent des semences et des graines.

Pendant son séjour dans la vallée de Lémuel qui dura un certain temps, Léhi eut un rêve très important que nous ne pouvons cependant commenter ici, car cela dépasse le cadre de cette série d'article. Nous nous contenterons de remarquer que c'est ce rêve qui instruira la petite tribu sur l'avenir de son voyage. Néphi reçut l'explicationde ce rêve, puis il eut une vision qui lui montra un panorama de l'avenir jusqu'à nos jours.

L'Evangile est simple et clair pour ceux qui ont le cœur pur, mais il n'en est pas de même pour les autres. Néphi en fit l'expérience lorsqu'il fut de retour au camp : ses frères n'avaient rien compris de ce qui leur avait été enseigné. Après un moment

de découragement il leur expliqua, leur donna un véritable enseignement et on peut comprendre qu'il fut dur pour eux.

Les quatre fils de Léhi et Zoram épousèrent les cinq filles d'Ismaël. Désormais tout était prêt pour le grand voyage : on avait les annales, on s'était assuré une descendance, puisqu'il n'y avait plus un seul célibataire dans le groupe, les hommes avaient reçu un enseignement solide, on avait des provisions. On pouvait lever le camp, quitter cette vallée de Lémuel où on avait passé un temps appréciable. Ce que le Seigneur ordonna en songe à Léhi.

Mais avant de suivre Léhi et les siens, nous devons, nous autres, occidentaux, nous poser une question : comment résolurent-ils le problème du transport des bagages? Il fallait transporter hommes, femmes, enfants, tentes, ustensiles, armes, nourriture et autres. Le faire à pied était impensable. Il ne fallait pas non plus compter sur le cheval car celui-ci ne peut rien porter dans le désert; quant à l'âne il ne peut pas porter grand-chose. Léhi emmenait, entre autres, des graines de toutes sortes, non pour manger, mais pour planter dans sa nouvelle patrie où en comptant, à l'occasion, avoir une moisson hâtive dans le désert, sans grand espoir d'ailleurs. On met ces graines dans des sacs en poil de chèvre (farde), chaque sac pouvant contenir soixante-dix à quatre-vingts kilogrammes de grain. Selon la Bible, on en plaçait deux sur chaque animal porteur, qui est le chameau (Ge. 42 : 25). Comme on peut le constater, la pratique était déjà vieille au temps de Léhi. Ainsi donc, un seul animal était indiqué pour le transport : le chameau. Pourquoi, alors, Néphi ne le mentionne-t-il pas? Parce quepour lui, « traverser le désert », veut dire « aller à dos de chameau », exactement comme je dis que je fais la traversée de la Manche, voulant dire par là que je le fais en bateau.

Jusqu'à la vallée de Lémuel, Léhi avait suivi la seule route qu'il savait pouvoir prendre. Mais où le Seigneur voulait-Il le mener? Désormais il allait être guidé. Le matin du départ, Léhi trouva près de sa tente une boule directrice qui devait lui montrer la route.

Le campement suivant fut atteint au bout de quatre journées de marche (soit deux cents kilomètres environ) et fut appelé, selon les traditions ancestrales, du nom de *Chazer*. Ce nom est fréquent et signifie *arbres*. Il apparaît sous diverses formes, avec également le sens de *petit bois* ou de *point d'eau :* Shihor, Shaghur, Ségor, Shajar, Sozura, Shisur et Shisar. Le nom est donc authentique et les gens de Léhi n'auraient pu trouver de nom meilleur pour leur première halte convenable, que Chazer.

Ce fut un long voyage que celui qu'ils venaient d'entreprendre : environ trois mille kilomètres. Ils mirent huit ans à couvrir cette distance. Ceci pour la bonne raison qu'ils voyageaient à la mode du désert, c'est-à-dire, très lentement : quarante à cinquante kilomètres par jour, établissant leurs camps pour neuf à dix jours, pour un mois, pour cinq ou six mois, comme les Arabes le font encore. D'habitude on campe au même endroit aussi longtemps que

(Suite à la 3e couverture.)

(Suite de la page 170.)

dans les Ecritures Modernes de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints-du-dernier-Jour. La Perle de Grand Prix établit clairement qu'Adam fut baptisé et qu'il enseigna ce principe à ses enfants, qui, à leur tour, l'enseignèrent à leurs propres enfants. Le prophète Enoch pratiqua et enseigna le baptême. Noé, lui aussi, connaissait l'importance de cette ordonnance et l'enseigna à ses enfants et au peuple de son temps.

Dans le Livre de Mormon, le baptême futenseigné et pratiqué longtemps avant la naissance du Sauveur. Le prophète Lehi, environ 600 ans avant Jésus-Christ, reconnaissait que le baptême était un principe fondamental de l'Evangile. Le fils de Lehi, Nephi, après la mort de son père, continua les enseignements de son père et déclara à ses frères : « Et maintenant, si l'Agneau de Dieu, qui est saint, a besoin d'être baptisé dans l'eau pour accomplir toute justice, oh! alors, combien plus, nous qui ne sommes pas saints, n'avons-nous pas besoin d'être baptisés, oui, même dans l'eau. » (2 Nephi 31 : 5)

De nombreux autres passages du Livre de Mormon attestent le fait que le baptême a été une part fondamentale de l'Evangile, depuis le commencement. Tous ceux qui désirent accomplir toute justice, qu'ils aient vécu avant ou depuis la vie terrestre du Sauveur, ont eu, ou auront, l'opportunité de se conformer à ce principe sacré.

L'EVANGILE NE CHANGE JAMAIS

Il est réconfortant de savoir que l'Evangile du plan de salut ne change jamais. Il serait bouleversant, vraiment, d'être appelés à croire qu'un principe si essentiel au salut et à l'accomplissement de toute justice, était une exigence pour certains, mais non pour tous les enfants de Dieu.

Le principe du baptême est une part essentielle du plan de l'Evangile, qui fut donné dans sa plénitude à Adam et aux prophètes sacrés dans les temps anciens. C'est le plan par lequel tous les enfants de Dieu peuvent être amenés, par l'exaltation, dans Sa Présence.

(Suite de la page 179.)

possible, jusqu'à ce qu'il soit sali par les bêtes et que la multiplication des puces devienne intolérable et que les environs n'offrent plus de pâturages. Alors, on démonte les tentes et les hommes décampent. En été, les Bédouins campent près des puits, où ils restent souvent tout un mois. Le temps que mit Léhi pour couvrir les trois mille kilomètres est ni court ni long (1). Il faut aussi ajouter que le problème de la nourriture était également pour quelque chose dans ces arrêts prolongés.

(A suivre.)

(1) Les Béni-Hillal mirent vingt-sept ans à parcourir une distance pas beaucoup plus grande.

Le bonheur est le but final et le dessein de la vie, car l'homme est fait afin qu'il puisse avoir de la joie. Le véritable but de la vie est le bonheur. L'obéissance à la volonté de Dieu apportera ce bonheur et cette abondance de vie.

Président David O. McKAY.

(Suite)

EN 1926, H. Frankfort écrivait encore, parlant du désert du sud: « Le secret de se déplacer dans cette désolation a été gardé en tous temps par le Bédouin. » On le connaît maintenant. Comment se nourrir, si ce n'est en voyageant dans les parties les plus fertiles du désert (IN^e 16: 16) ? Ces parties s'étendent comme des haies en longues lignes le long de la plaine. Ce sont les dépressions de cours d'eau asséchés, parfois longs de centaines de kilomètres. Ce sont les artères de la vie dans la steppe, le chemin du mouvement bédouin, l'habitat des animaux à cause de la végétation — quelque rare qu'elle soit — qui ne fleurit que dans leurs lits. Suivre ces parties plus fertiles est le seul moyen de survivre pour les hommes et les animaux.

Encore fallait-il chasser : c'était la tâche des jeunes, qui ne faisaient que cela (autre témoignage des traditions du désert dans la famille).

Pour chasser, on emploie arcs, flèches, pierres et frondes : de nouveau un trait authentique. D'après Mainjer, c'étaient les armes des premiers Hébreux qui n'utilisaient jamais les armes de chasse classiques de leurs voisins : épée, lance, javeline et massue. L'arc était souvent en métal. Le terrain de chasse, c'est le sommet des montagnes (IN^e 16: 30), car l'oryx est un animal farouche qui voyage rapidement et loin dans le désert pour chercher sa nourriture, mais se retire toujours, pour sa sécurité, dans les montagnes presque inaccessibles. Montagnes rocailleuses, rugueuses, où on rencontre des chèvres de montagne et où les léopards ne sont pas rares. Aussi peut-on imaginer le déarroi de la famille lorsque Néphi brisa son arc, le dernier qui restât.

Les experts assurent qu'un bon arc dure cent mille coups : Néphi avait donc déjà souvent tiré! Par chance, il se brisa dans une région où Néphi pouvait se refaire un arc. Le seul bois qui convient pour un arc est le *nab'*, selon les anciens écrivains arabes, et celui-ci ne poussait qu'« au milieu des roches à pic, inaccessibles du mont Jasum et du mont Azd ». situés exactement là où l'accident arriva. C'est ainsi que Néphi, s'étant construit un arc, s'en fut chasser dans la montagne. Ayant fait un beau tableau, il revint, à la grande joie des autres, qui louèrent le Seigneur. Mais l'âme bédouine est aussi prompte à oublier qu'à louer. Au campement suivant, Ismaël mourut. On alla l'enterrer dans un cimetière du désert du nom de Nahom. Remarquons, en passant, que le nom n'est pas donné par les voyageurs au lieu en question, mais que ce dernier *s'appelle* ainsi. L'explication en est la suivante; il s'agit d'un lieu d'enterrement du désert. Bien que les Bédouins enterrent parfois les morts là où ils meurent, beaucoup portent les restes sur de grandes distances pour les enterrer dans un lieu consacré. La racine arabe NHM a la

LEHI ET SON TEMPS

Marcel KAHNE.

signification de base de « soupirer ou gémir » (avec un autre).

Du coup, toutes les bénédictions du ciel étaient oubliées, ainsi que le miracle constant de la boule directrice. « Les filles d'Ismaël pleurèrent excessivement leur père et elles se lamentaient. » Les lamentations sont le monopole des femmes. Au moment de la mort d'un homme, ses femmes, ses filles et ses parentes s'unissent en cris de lamentation qui sont répétés plusieurs fois. Les femmes s'accroupissent en cercle tandis que la plus proche parente est assise en silence au milieu; tout en chantant, les femmes se déplacent en cercle et chaque fois que le chant s'arrête, il y a une plainte générale.

En outre, elles se plaignirent de leurs souffrances dans le désert. Il faut reconnaître que leurs plaintes étaient dans un certain sens fondées. Ils étaient menacés de la faim et de la soif. Ils dépendaient de la chasse, par conséquent, ils ne mangeaient que de la viande. L'épuisement jouait aussi son rôle. L'effort du voyage entraînait beaucoup de fatigues, de souffrances et d'afflictions. Les difficultés du terrain rendaient souvent la marche difficile, mais à l'arrière-plan, on sent la désolation et l'épuisement d'un pays maudit du soleil. Où ailleurs serait-il nécessaire pour des voyageurs bien équipés et expérimentés de souffrir de la *soif* (I Ne 16: 35)? Bref, on murmura, on voulut retourner à Jérusalem, proposition vivement soutenue par Laman et Lémuel qui ne pouvaient digérer leur dépossession de leur droit d'aînesse (I Ne 16: 37) et qui accusèrent Néphi de vouloir régner sur la colonie dans un pays lointain, comme c'était la coutume à l'époque (voir les articles précédents).

Ici, on pourrait se poser une question. Si, comme nous l'avons déjà montré précédemment, il n'y avait pas de pouvoir pour les contraindre, pourquoi Laman et Lémuel ne désertèrent-ils pas comme le font parfois les Arabes mécontents? En fait, ils l'essayèrent (I Ne 7: 7). A la fin, ils en furent empêchés par les deux choses qui tiennent les Bédouins errants ensemble : la peur et la cupidité. Car ils étaient cupides : ils espéraient une terre promise et quand ils atteignirent la mer sans la trouver, leur plainte amère fut : « Voici, nous avons souffert dans le désert pendant plusieurs années; et durant ce temps, nous aurions pu jouir de nos possessions et de la terre de notre héritage; oui, et nous aurions pu être heureux. » D'autre part, Néphi leur fit remarquer que les choses allaient mal à Jérusalem. Où iraient-ils? Pour ces gens, la famille était tout et l'Arabe ou le Juif s'attachera aux siens parce qu'ils sont tout ce qu'il a au monde. Un proverbe arabe dit : « Dans son propre pays, le Bédouin est un lion; dehors, c'est un chien ». Ils continuèrent donc leur route.

Arrivés au 19e parallèle (1), ils firent résolument face vers l'est, quittant la protection des oasis, s'enfonçant dans le plus terrible désert du monde, se cachant pour ne pas être assaillis, mangeant de la viande crue

(1) Cette indication résulte des calculs du Dr Nibley. Sans qu'il le sût au moment où il publia son livre, le résultat de ses calculs correspondait à une révélation donnée par l'intermédiaire de Joseph Smith et qui donne le même chiffre. Ce qui prouve que la topographie du Livre de Néphi est correcte.

pour éviter que leurs feux ne les fassent repérer. Ceci explique pourquoi Néphi ne mentionne aucune rencontre sur un parcours aussi long et pendant une telle période de temps (huit ans). Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à prendre de telles précautions. Partout, dans le désert, quand un mouton ou une chèvre sont tués, les personnes présentes mangent souvent le foie et les reins crus, avec un peu de sel. Certains Arabes du Yémen mangent crues, en plus, des tranches entières de chair, comme les Abyssins et les Druses du Liban. Les Bédouins du Tih mangent cru, ou rôtissent rapidement la viande dans un petit feu pour la rendre suffisamment tendre, pour ne pas devoir la mâcher comme des chiens.

En tous temps, la péninsule arabique fut dangereuse. La vie au désert est une vie de peur constante; la faim est la loi du désert. Faim, danger, isolement, peur. Les gens de Léhi connaissaient tout cela.

En quoi consistait le danger exactement? Les tribus arabes sont continuellement en guerre et font des raids les unes chez les autres. L'Arabe vole ses ennemis, ses amis et ses voisins. Il considère cela comme honorable. Les Arabes attendent les caravanes avec la plus violente avidité, regardant de tous côtés, se dressant sur leurs chevaux, courant ici et là pour voir s'ils ne peuvent pas apercevoir de la fumée ou de la poussière ou des traces dans le sol ou d'autres signes indiquant le passage d'hommes. Une fois qu'ils ont repéré une caravane, ils la suivent tout le jour, se contentant de rester hors de vue, et la nuit, ils tombent silencieusement sur le camp en emportant une partie avant que le reste ne soit sous les armes. De plus, chaque tribu réclame comme sienne la portion du désert où elle se trouve. De sorte qu'il est impossible de passer quelque part sans être en contravention, car il n'y a pas de frontières marquées, ce qui provoque des luttes pour la possession des terres, et le voyageur risque à tout moment de voir une bande d'hommes armés lui tomber sur le dos. De là, toute une psychologie. Pour quelqu'un qui traverse le désert, même aujourd'hui, la règle est : une troupe qui approche peut être amie, mais on suppose toujours qu'elle est ennemie. Celui qui voyage, dit un poète, devrait considérer son ami comme son ennemi.

De là une tension nerveuse continuelle, comme en témoignent Saint-Nil, Cheesman, Philby, Thomas, Palgrave, Burckhardt, etc... L'un d'eux raconte qu'au moindre signe d'homme armé, son Bédouin fuyait, saisi d'une frayeur panique, et sans s'arrêter, car la peur leur fait exagérer le danger et leur fait imaginer des choses qui dépassent la réalité, grandissant leur terreur à chaque instant. Ils vivent toujours sous l'impression qu'une invasion est en route et toute ombre ou mouvement suspects à l'horizon attirent l'attention. Mais cet état presque hystérique de crainte est une condition primordiale de survie dans le désert : un Bédouin ne dit jamais son nom, ni sa tribu, ni ses affaires, ni la demeure des siens, même s'il est dans une zône amie. Ils sont et doivent être très prudents. Un mot déplacé peut amener la mort et la destruction. C'est un peuple solitaire et triste. Doughty dit n'avoir jamais rencontré un homme parmi les Arabes qui fut gai et il n'y a aucun humour dans le Livre de Mormon, les Néphites et les Lamanites ayant hérité cette mentalité de leurs

ancêtres bédouins. (1)

En général, on s'évite. Voici une rencontre typique : « Nous faisions de notre mieux, les uns et les autres, pour ne pas être vus de l'autre, ce qui engendra des situations comiques, des paniques ignobles et des réactions ridicules. » Mais au jeu de la vie et de la mort, on ne peut courir de risques et Léhi avait beaucoup en jeu. C'est donc une bande unie tristement pendant des années, ce qui est normal dans les espaces déserts où le Bédouin susceptible, dangereux, insociable, vit comme une des créatures les plus difficiles, provocantes et fascinantes de la terre. Léhi évita les autres tant que sa tribu était peu nombreuse. Mais lorsqu'elle grandit en nombre, ce furent les autres qui l'évitèrent.

Voilà donc pourquoi Néphi a si peu de chose à nous dire concernant le voyage au désert. Celui-ci fut par ailleurs très morne et c'est pourquoi Néphi ne nous en donne que très peu de détails.

Au cours de ces années, les femmes s'endurcirent, la mollesse des villes disparut. des enfants naquirent. Entre autres, Léhi y eut ses deux derniers fils, Jacob et Joseph, auxquels, dans ces jours d'affliction, il donna d'humbles noms hébreux. Nous venons de dire que les femmes s'endurcirent : ce phénomène a toujours impressionné les visiteurs chez les Arabes où, dit Burton : « entre les extrêmes de férocité et de sensibilité, le sexe faible, remédiant à son grand besoin : la force, s'élève par son courage physique et moral ».

Pendant huit longues années, ils avancèrent péniblement dans le sable et les rocs, passant montagne après montagne et vallée après vallée, ayant constamment devant les yeux le même paysage aride et désolé. Finalement, ils arrivèrent à la côte sud de la péninsule, quelque part dans l'Hadramaout, près des monts Qarâ. « Quel glorieux endroit! Des montagnes de mille mètres de hauteur se chauffant au soleil au-dessus d'un océan tropical, leurs flancs du côté de la mer veloutés de jungle ondoyante, leurs sommets parfumés de prairies blondes, au-delà desquelles les montagnes s'inclinent vers le nord, vers une steppe de grès rouge » (2). Un endroit plein de buissons aromatiques, des vallées boisées, la beauté magnifique des forêts abondantes jusqu'à la mer.

Comme cela correspond bien avec ce que nous lisons dans I Ne 17: 5-7: les montagnes, le riche pays boisé avec du bois pour les bateaux, les prairies blondes, ondoyantes, paradis des abeilles, la vue de la mer et surtout le joyeux soulagement en sortant brusquement de la steppe de grès rouge, un des pires déserts de la terre.

Ces régions furent découvertes après le Livre de Mormon : les montagnes d'Oman, un peu plus à l'est, constituèrent une découverte surprenante en 1838. Quand, en 1843, Von Wrede donna une description colo-

---

(1) Sir Richard Burton, qui a connu à la fois les Arabes et les Indiens, affirme que la ressemblance est frappante. Un ami du Dr Nibley, un marchand libanais, certifie qu'il n'y a absolument aucune différence entre les deux races en ce qui concerne les us et coutumes. Les Arabes qui vivent actuellement en Utah déclarent formellement la même chose.

(2) Bertram Thomas en 1928.

rée des montagnes de l'Hadramaout où Léhi arriva, le grand Von Humboldt, et après lui tout le monde savant, refusa tout simplement de le croire. Les montagnes de Thomas ne furent redécouvertes qu'en 1925!

Pourquoi le Seigneur obligea-t-Il Léhi et les siens à aller si loin, à entreprendre un voyage aussi pénible? N'eût-il pas été plus facile de le faire en bateau par la Mer Rouge? Une des raisons est qu'il fallait du bois pour construire des bateaux et que le seul endroit où on pouvait en trouver était le sud de la péninsule. En 1830, le meilleur guide de voyage en Arabie imaginait des forêts et des lacs au centre de la péninsule, tout en insistant sur le fait que la frange côtière était un « mur rocheux... aussi triste et désolé que possible : pas un brin d'herbe ou quelque chose de vert» à trouver (3). En fait, c'était l'inverse qui était vrai et une fois de plus, le Livre de Mormon avait raison.

Rappelons qu'aucune autre route n'existait : au nord se trouvait l'ennemi, la région de la Méditerranée était constituée par des ports et des mers fermés, infestés de pirates, l'est était un désert peuplé de tribus hostiles et continuellement en guerre et l'Arabie du Nord et Centrale était le paysage classique des pâtures et des guerres arabes, tellement entrecroisé de routes marchandes au temps de Ptolémée qu'il reste peu de désert inaccessible; enfin, à l'ouest, il y a l'Egypte! La seule route ouverte était donc la plus dure et la plus sauvage, à travers les montagnes qui bordent la Mer Rouge, puis vers l'est, empruntant la partie ouest du terrible « Quartier Vide » où le groupe subit tant d'afflictions. Ils devaient tourner vers l'est lorsqu'ils le firent parce que tout le coin sud-est de la péninsule comprenait le royaume des Sabéens, probablement l'Etat le plus fort, le plus riche et le plus densément colonisé que l'Arabie ait jamais eu.

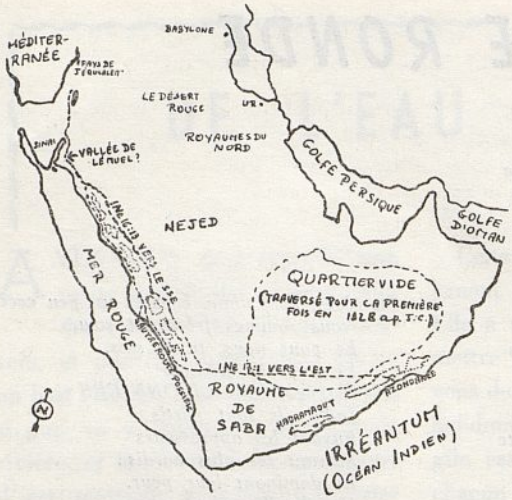
Ainsi donc, ils arrivèrent dans ce pays merveilleux et à la vue de la mer (l'Océan Indien), ils lui donnèrent le nom d'*Irréantum*. Pourquoi ne pas l'appeler tout simplement : la mer? Evidemment parce qu'il n'y avait pas de nom dans leur langue pour désigner cette mer particulière. Quand les anciens parlent des grands océans, ils emploient des épithètes comme : « Le grand abîme » des Hébreux. En copte (dernière forme de l'égyptien) la Mer Rouge est appelée Fayum Nehah : beaucoup d'eau. Un imposteur écrivant le Livre de Mormon aurait-il pensé qu'il y avait là un piège et l'aurait-il évité?

La première partie de leur voyage était terminée, et avec elle notre enquête sur l'authenticité des faits rapportés par Néphi concernant les événements qui se déroulèrent sur l'Ancien Continent. Sous la direction du Seigneur et après avoir maté une dernière révolte de ses frères grâce à l'extraordinaire puissance de sa foi et de son pouvoir oratoire, il construisit un bateau et la tribu s'embarqua après quelques mois de séjour au pays d'abondance pour la Terre Promise.

(A suivre)

(3) Ecrit en 1825.

Il existe trois moyens d'obtenir une vie abondante et heureuse : premièrement, en faisant de Dieu le centre de sa vie ; deuxièmement, en utilisant le libre arbitre donné à l'homme; et troisièmement, en rendant service aux autres.



CONCLUSION

LEHI ET SON TEMPS

par Marcel KAHNE.

(SUITE ET FIN.)

TOUS les critiques du Livre de Mormon sont d'accord pour affirmer que celui-ci est une fraude, bien que la plupart d'entre eux reconnaissent *ne jamais l'avoir lu complètement*! Bien entendu, aucun de ces doctes et savants critiques n'a pu démontrer que le Livre de Mormon était aussi bourré de fautes qu'ils l'affirment et le défi lancé par le Livre n'a jamais pu être relevé péremptoirement. Tous ces savants ont une chose en commun : c'est que dans leurs « réfutations » du Livre de Mormon, ils sont rien moins que scientifiques : ils partent de la thèse de base que le Livre est faux, qu'il ne *peut* pas être vrai (on se demande bien pourquoi, d'ailleurs) ; ensuite, ils s'efforcent de le prouver. Jamais personne n'a eu l'idée d'examiner le Livre de Mormon comme il doit être examiné : c'est-à-dire comme un document historique, en le confrontant avec les découvertes de l'archéologie et de la linguistique modernes.

Dans cette série d'articles, qui cependant est loin d'épuiser le sujet, nous avons eu soin de souligner une foule de détails, insoupçonnés du lecteur non averti ou superficiel, qui montrent que les découvertes récentes ne peuvent que confirmer le Livre de Mormon.

Une question se pose : Joseph Smith pouvait-il être l'auteur du Premier Livre de Néphi? Quatre sources d'information peuvent être invoquées : *l'imagination, les connaissances historiques de l'époque, le diable* et *l'histoire racontée par Joseph Smith.* Examinons-les rapidement.

a) *L'imagination :* on a suggéré que Joseph Smith a simplement inventé

l'histoire contenue dans le Livre et que si le Livre de Néphi ne contient aucune faute, ce peut être le fruit d'une extraordinaire coïncidence.

Or, nous pouvons dire que le calcul des probabilités indique une impossibilité totale dans ce cas : en effet, les chances de se tromper sont trop grandes, car chaque mot, expression, phrase, pensée ou idée, le fait de dire certaines choses et d'en sous-entendre d'autres constituent autant de pièges pour le falsificateur imprudent. Examinons ceci un peu en détail.

Si Joseph Smith avait inventé le Premier Livre de Néphi, son imagination aurait dû recréer le décor social, politique et religieux de l'époque, ansi que la mentalité de gens aussi différents que Laban (le pacha), Léhi (le cheik), Laman et Lémuel (les enfants bédouins), leurs manières de voir, leur langage, leurs serments, leurs façons de voyager, etc. Il aurait dû connaître la région et l'Arabie à fond et le tout n'aurait dû être suggéré qu'en passant dans le texte d'une manière toute naturelle, de sorte que les savants, plus tard, puissent reconstituer un tableau authentique de l'époque, et qu'ils ne sentent pas que ces détails ont été interpolés dans le texte. Il aurait dû taire certaines choses, en dire d'autres, souvent considérant comme importantes des choses que nous considérons habituellement comme secondaires et que nous ignorons. Attendu que tout ceci doit se révéler dans chaque ligne, à chaque mot et que tout doit être *scientifiquement, rigoureusement exact,* aucune personne intelligente n'admettra une possibilité de coïncidence.

Prenons un exemple typique : INe, 2 : 5-11. Rien que dans ces six versets, il y a quatorze possibilités d'erreur (!), car elles proviennent du fait qu'elles se réfèrent à des coutumes qui nous sont totalement étrangères et *inconnues,* à nous Occidentaux :

1. Les noms : Laman, Lémuel, Sam sont-ils exacts?

2. Léhi marche trois jours dans le désert. Joseph Smith pouvait-il savoir que Léhi se déplaçait d'une oasis à l'autre?

3. L'expression : il dressa sa tente, plutôt que : nous campâmes. Qui, en 1830, connaissait l'importance de la tente chez les hommes du désert, en particulier celle du cheik, comme nous l'avons expliqué dans un précédent article?

4. La première chose que fait Léhi est de dresser un autel et de rendre grâce au Seigneur. Personne ne connaissait cette coutume il y a un siècle.

5. L'autel est de pierre*s* et non de pierr*e*. Nous avons déjà vu pourquoi cette expression est importante.

6. Léhi donne un nom aux endroits qu'il traverse. Qui fait cela en Occident et où?

7. Il donne un nom différent au fleuve et à la vallée qu'il baigne, alors que nous parlons de la Meuse et de la vallée de la Meuse.

8. Il ne donne pas n'importe quel nom à cette vallée mais le nom d'un

membre important de sa famille et cette tradition se retrouve partout dans le Livre de Mormon (ce qui montre qu'il est consistant).

9. Il est impressionné par la rivière et cela provoque un poème.

10. Ce poème est établi selon des règles très strictes et dont l'usage a été perdu bien avant le XIXe siècle. *Toutes* ces règles sont respectées dans le poème de Léhi. Notons qu'aucun Occidental ne verrait là-dedans un poème. Si Joseph Smith avait fait un vrai poème, comme nous l'entendons, il aurait été démasqué maintenant, car on lui aurait fait remarquer que les Arabes ont un sens poétique totalement différent du nôtre. C'est dire que rien que dans le poème, il était possible de commettre *sept* erreurs (par ignorance des sept règles que nous avons mentionnées dans un de nos articles), ce qui en fait porte à vingt-et-un le nombre d'erreurs possibles !!!

11. Léhi considère la vallée comme le symbole de la fermeté. Qui parmi nous penserait une telle chose? Entraînés par notre conception, nous aurions pris les montagnes environnantes comme sujet de notre comparaison, car il ne viendrait à l'esprit d'aucune personne non avertie que d'autres hommes puissent penser autrement.

12. Les murmures de Laman et de Lémuel cadrent parfaitement avec l'image que nous a ressuscitée la science moderne de la mentalité des Arabes et des riches Juifs égyptianisés de l'époque de Léhi.

13. L'expression « pays de Jérusalem ». Nous avons vu combien elle était exacte.

14. Ils ne mentionnent pas l'ignorance du désert. Un Occidental voulant rendre son histoire vraie aurait mis cet argument dans la bouche de ses héros. Mais nous avons vu pourquoi la famille de Léhi n'a pas employé cet argument. Notons que toute la personnalité de Léhi découle de ce que dit le Livre de Néphi dans toute une série de petits traits à peine esquissés mais convergents.

Nous laissons au lecteur le soin de tirer ses propres conclusions. Et si d'aventure il doutait encore, qu'il essaye donc d'en faire autant! Par exemple, qu'il écrive une histoire sensée se passer en Mongolie au IIe siècle avec les connaissances qu'il a en ce moment par hasard de cette région (cela correspond à peu près à ce qu'on connaissait des anciens Arabes en 1830), mais à condition de respecter quelques règles très ennuyeuses :

1. Il ne doit jamais écrire des choses absurdes, impossibles ou contradictoires.

2. Une fois le livre terminé, la première édition ne doit jamais être modifiée.

3. Il doit affirmer que son histoire est *vraie*, qu'elle s'est réellement passée, et même qu'elle est sacrée.

4. Il doit inviter les orientalistes les plus capables à examiner le livre

et veiller à mettre ce dernier dans les mains des gens les plus désireux de l'examiner et les plus compétents.

Il verra par lui-même que ce sera un vrai massacre. Et pourtant le Livre de Mormon observe toutes ces règles terrifiantes et tient tête à la critique depuis plus de 120 ans! Ce n'est pas pour rien que les romanciers évitent de mettre un personnage historique important comme héros d'un roman, car ils savent qu'ils feront des fautes innombrables, même avec la meilleure documentation du monde. C'est d'ailleurs le reproche qu'on a fait à Walter Scott, et pourtant il s'agissait de *romans*, de fiction historique. Que dire alors quand il s'agit d'un livre qui prétend être un *document historique authentique!*

b) *Les connaissances historiques à l'époque de Joseph Smith :* celui-ci n'aurait pu s'en inspirer pour la bonne raison qu'on ne connaissait rien sur les anciens Arabes en son temps. Nous avons eu soin de noter les dates des découvertes qui ont confirmé le Premier Livre de Néphi et on peut voir qu'elles sont postérieures au Livre de Mormon et souvent même toutes récentes. Au contraire, en 1830, on avait sur l'Arabie des théories tout à fait erronées et si le Prophète Joseph Smith s'en était inspiré, il se verrait démasqué maintenant. Que penseraient ceux qui se sont moqués de « ses grossières erreurs », s'ils savaient qu'après tout, c'est eux qui avaient tort?

c) *Le diable.* On nous a dit que le diable aurait très bien pu inspirer Joseph Smith, mais dans ce cas, l'Eglise fondée par lui devrait être diabolique. Personnellement, nous ne voyons aucune trace d'influence diabolique dans l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours. Si quelqu'un en trouve, nous lui serons très reconnaissant de bien vouloir nous les communiquer.

d) Reste une solution : c'est que *l'histoire de Joseph Smith est vraie* et que toute l'œuvre de Joseph Smith est divine. Le diable peut se déchaîner et les hommes se moquer, ils ne peuvent empêcher la science elle-même de confirmer le Livre de Néphi et d'en faire un témoin du Christ dans les derniers jours.

FIN

Chacun peut jouir d'un glorieux coucher de soleil. Il vous faudrait payer une grosse somme pour le tableau d'un artiste de talent. Seul le riche peut se le permettre, mais, presque chaque soir, nous pouvons contempler un ciel brillant à l'ouest, et chacun de nous peut dire : « C'est à moi ». Trop peu d'entre nous apprécient ce que cela signifie.